

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LETTRES A NATHALIE

DIXIÈME LETTRE

Sur les convenances sociales en matière de vérité.

Ma chère Nathalie,

Ne craignez pas de me voir sourire, comme vous le dites, à propos de la question que vous me posez. Elle ne me paraît ni frivole ni puérile, mais, au contraire, digne qu'on y réfléchisse. Je trouve qu'elle est assez voisine des problèmes les plus délicats de notre conscience pour qu'on prenne la peine de la traiter sérieusement.

Vous me demandez si l'on peut en toute sécurité, sans s'exposer au reproche de mentir & d'influencer les autres en erreur, faire répondre par un domestique *qu'on est sorti*, alors qu'on se trouve en effet au moment même, dans l'intérieur de ses appartements.

La question, ma chère cousine, me paraît complètement résolue par les habitudes acceptées dans le monde. Je ne vois pas que, sur ce point, la conscience la plus ombrageuse puisse conserver le moindre scrupule.

Cette coutume est tellement reçue, & dans ce cas, le survenant prête si peu leur sens naturel aux paroles transmises par un subalterne, que notre langue française du dix septième siècle a consacré un terme spécial à cette façon de se dérober au public.

« Il faut absolument qu'il se fasse *céler* ! s'écrie Chicaneau dans sa conversation avec madame la comtesse de Pimbêche, lorsque tous deux se désolent de ne point rencontrer Perrin-Dandin.

Dès que les visiteurs savent à quoi s'en tenir sur ce qui leur est ainsi répondu, vous n'avez plus à vous adresser le reproche d'avoir altéré la vérité. Vous n'avez fait qu'user, dans une intention polie, d'une formule banale & que chacun prendra pour ce qu'elle vaut.

Je ne vois donc, ma cousine, aucun inconvénient à se plier ici aux usages, non plus qu'à en profiter, puisque la conscience ne s'y trouve point engagée. Je ne me montrerais peut-être pas aussi accommodant s'il s'agissait de telle autre licence que le meilleur monde ne craint pas d'admettre & d'excuser.

Jusqu'à quel point, par exemple, est-il permis à un homme qui se respecte, de s'extasier sur le morceau de piano qui vient de lui être joué, sur

ce dessin qu'on lui montre, sur cette toilette même pour laquelle on voudrait connaître son goût ?

Peut-on, en toute sécurité & seulement sous prétexte de ne point paraître grossier & impoli, se répandre, comme on le fait à tout propos, en louanges banales, en compliments exagérés, en admirations & en ravissements dont on ne croit pas le premier mot ? Peut-on se donner pour excuse la frivolité du sujet, la susceptibilité des personnes intéressées, la tyrannie des usages en matière de politesse ?

Est-il bien honnête & bien loyal, comme on ne le fait que trop souvent, pour renier le ridicule des compliments où l'on s'est perdu ou pour se défendre de les avoir colportés, est-il loyal de se dédommager de ces hyperboles par des critiques ? Est-il convenable de jeter aux orties ce que nous avons porté aux nues, & de proclamer ainsi nous-mêmes notre propre duplicité ?

Je sais que la politesse défend, dans bien des cas, une franchise entière ; aussi, sans conseiller à personne ni les faussetés du mensonge, ni la perfidie d'une réticence calculée, je n'en apprécie pas moins la sagesse pratique du vieux proverbe populaire : « *Toute vérité n'est pas bonne à dire.* »

Il me semble que la conscience la plus inquiète peut avouer ce précepte, aussi bien que la politesse la plus chatouilleuse s'en accomoder.

Vous n'êtes point tenue, lorsqu'une personne mal apprise vous adresse à bout portant, dans quelque situation délicate & personnelle, cette question par trop embarrassante : « Qu'en pensez-vous ? » de répondre en effet *toute* votre pensée ; et comme cette personne n'a aucun moyen pour vous mettre en demeure de la dire, vous n'avez non plus aucun devoir de l'avouer.

Deux ressources vous sont offertes en pareil cas.

Vous pouvez avoir recours à des faux-fuyants même visibles & avoués, même contraires, je dirais volontiers au sens commun & à la vérité la mieux établie. Plus ces faux-fuyants, à l'abri desquels vous vous mettez, sont inacceptables & cherchés loin, plus ils attestent votre désir de ne point émettre votre jugement au principal, & d'opposer ainsi décidément à une interrogation indiscrète, la ressource permise d'une fin de non-recevoir.

C'est ainsi que j'ai entendu, dans le monde, des artistes consommés décliner, sous quelque prétexte transparent, leur savoir & leur compétence à propos d'un exécutant médiocre ; de grands écrivains se sauver sur leur ignorance du sujet ; des hommes d'État & des politiques s'excuser sur leur inexpérience des choses de la vie.

Ici encore, & pour la même raison que je vous ai dite déjà, il n'y a pas trace, dans une pareille conduite, de dissimulation ni de tromperie. Les mauvaises raisons, dont on se fait un oulier, ne sont qu'une formule tacitement reconnue pour se traduire par cette autre phrase moins acceptable : « Je ne veux pas vous dire mon opinion, » ou

mieux encore : « je ne veux pas vous dire mon opinion, parce que cette opinion vous serait certainement désagréable. »

Si vous êtes trop vivement pressée, si une question trop brusque, une mise en demeure trop directe, une insistance de mauvais goût vous ôtent absolument la ressource de ce déclinatoire commode, il vous reste encore un expédient dont il vous appartient de profiter.

Quelque sévère que puisse être votre jugement, quelque décidée que soit au dedans de vous la condamnation que vous portez sur le mauvais goût, la sottise, l'erreur de ce qu'on vous montre, il y a toujours, croyez-le bien, Nathalie, un côté par lequel les choses humaines peuvent être acceptées & même défendues. Quelque peu de talent qu'on rencontre chez un artiste, quelles que soient les bévues ou la faiblesse d'un écrivain, il y reste assurément quelque mérite à louer encore. Pourvu qu'on se taise en effet sur ce qui mérite d'être blâmé, il n'y a nulle hypoërisie à insister sur ce qui est digne d'encouragement.

Ne reste-t-il pas aussi dans toute œuvre, même la plus mal réussie, à reconnaître l'effort qu'elle a coûté ou l'inspiration qu'elle a cherchée ? C'est déjà un mérite d'avoir poursuivi un but, même sans l'atteindre, & la nature humaine est si avide de louanges qu'elle prend volon tiers pour le panégyrique de son œuvre l'éloge de l'idéal qui la dément.

Vous le remarquez bien, n'est-il pas vrai, Nathalie ? les exemples que je vous cite roulent tous sur des matières qui n'intéressent point la distinction que nous devons faire entre le bien & le mal. Il ne s'agit jusqu'ici que de ces compliments échangés à propos d'art, de musique, de littérature ou de sujets plus frivoles encore. C'est dans cet ordre d'idées que, pour ne choquer personne & pour ne point rompre des lances mal à propos, pour ne pas risquer des querelles & des froissements d'amour-propre sans aucune nécessité qui les justifie, je vous ai conseillé la prudence, la paix, une retraite honnête lorsqu'on vous demande votre avis, ou des banalités décentes & bienveillantes si l'on en vient, en quelque sorte, à l'exiger de vous.

Au contraire, si vous vous trouviez consultée & mise en demeure de vous prononcer, non plus sur des questions étrangères à la conduite & situées en quelque sorte dans le domaine complaisant des opinions libres, s'il vous fallait donner votre avis sur la moralité d'une action, lorsque cette action blesse visiblement la justice, le droit, le devoir, je ne saurais plus, Nathalie, vous conseiller les accommodements que le monde autorise si volontiers.

Il est généralement admis, en pareil cas, qu'il suffit de marquer sa désapprobation par son silence ; qu'il vaut mieux ne pas se compromettre ; qu'une condamnation aurait l'air d'un reproche & afficherait ainsi une sorte d'intolérance ; qu'on se dégage suffisamment de toute solidarité en ne don-

nant aucun signe d'acquiescement, en ne laissant entendre aucune parole de complicité.

Cette conduite lâchement commode oublie trop, ma chère Nathalie, cet autre proverbe si vrai & en même temps si énergique : « Qui ne dit mot consent. »

C'est en effet un des spectacles les plus fréquemment renouvelés de ce monde, grâce à la pusillanimité & à l'audace qui s'y rencontrent à chaque pas, de voir l'insolent triompher d'un homme qui vous opprime de son langage & de ses jugements, sans que personne ait le courage ni de protester ni de répondre. Il tire toute sa victoire du silence volontaire de ceux qui le désapprouvent; & pourtant, au lieu de se montrer reconnaissant de l'effort par lequel on consent à le supporter, il étale insolentement ses opinions & fait semblant de croire que vous les partagez en effet.

Il n'est pas question, en pareil cas, de faire ce que l'on appelle une *sortie*. Les éclats ne me paraissent jamais de bon goût. Ils sont particulièrement hors de mise dans la bouche d'une femme ou d'une jeune fille. Il ne faut jamais faire ce qui est ridicule. Le sentiment du ridicule, ici comme ailleurs, n'est qu'une des formes extérieures du bon sens. Mais malgré mon horreur pour tout ce qui sort des bornes & paraît enfreindre les convenances, j'ose dire bien haut qu'ici il est permis à tout le monde, même à une jeune fille, d'élever la voix & de dire ce qu'elle pense, dès que le discours auquel elle assiste engage sa responsabilité.

Saisissez bien la nuance, ma cousine, & n'allez pas, dans votre pensée, au delà de ce que je dis. A un homme, à une personne âgée, considérable, instruite, il appartient, s'il est nécessaire, de prendre en main, pour la défendre, la cause de la justice & de la vérité. Un homme est armé pour le combat, il a l'autorité nécessaire pour imposer sa parole. Ce rôle n'appartient pas à tout le monde. Il ne suffit pas de la bonne volonté pour être éloquent, & de l'indignation pour devenir instruit. Les faibles champions compromettent les meilleures causes. On ne tarde pas à se trouver puni de la présomption de s'être mis en avant par le préjudice que porte notre inexpérience au triomphe de notre propre cause.

Si la prudence vous défend d'entamer une discussion & de soutenir une polémique, elle ne vous interdit en aucune façon de faire connaître votre pensée en quelques paroles fermes et bien senties.

C'est ce que l'on appelle *remettre quelqu'un à sa place*, & le mot n'est pas trop fort, à quelque circonstance ou à quelque personne qu'on l'applique. Il est toujours permis de répudier la complicité morale d'une méchante action.

Tenez pour certain, Nathalie, que la dignité de cette attitude, lorsqu'une provocation directe fait en quelque sorte appel à la commune lâcheté, ne compromet ni la réserve ni la politesse qui conviennent à une personne bien élevée. Le monde, en dépit de ses préférences pour la souplesse, sait rendre justice à la vertu morale; il a cette pudeur de louer encore ce qu'il ne saurait prendre sur lui d'imiter.

Ce même monde, ma chère cousine, ne se montre pas toujours aussi complaisant ni aussi commode dans ses appréciations. Autant il est prompt à baisser la tête, lorsque le maltrionphant étale devant lui l'insolence de ses succès & l'écrase sans pitié sous l'audace de ses théories, autant il est disposé à prendre sa revanche lorsqu'il s'agit d'ajouter son coup de bec sur quelque pauvre hère dont chacun arrache les plumes. Alors, il n'y a plus rien d'excusable ni d'admissible; les moindres peccadilles se changent en forfaits; les intentions les moins suspectes se rembrunissent. C'est toujours la sentence de ce pauvre âne, dans les *Animaux malades de la peste*.

Ici encore, ma cousine, je trouve que dans un pareil déchaînement, il convient de ne point mentir sciemment à sa conscience & à la charité. Non-seulement il faut éviter d'apporter votre pierre à cet écrasement, mais votre devoir vous commande de plaider au moins les circonstances atténuantes. Votre silence ne doit pas plus passer condamnation sur l'exécution des personnes que vous mettez de compte à demi dans l'exaltation des iniquités.

Je vous parle du monde, Nathalie, pour vous apprendre à en estimer, & au besoin, à en combattre les jugements & les traditions, tout comme si, vous & moi, nous n'en faisons point partie. C'est qu'il y a, en effet, dans la bonne compagnie elle-même, à faire un choix plus exquis & plus relevé encore, des personnes qui ajoutent dans leur conduite le mérite de la vertu à la délicatesse du savoir-vivre.

C'est de ce monde-là seulement que je vous parle.

Votre cousin affectionné,
ANTONIN RONDELET.



SCHILLER

BERLIN, qui voudrait s'attribuer toutes les gloires de l'Allemagne, comme il en a accaparé toute la puissance, vient d'élever une statue à Schiller. On peut se demander ce qu'il y a de commun entre la ville des margraves & de Frédéric II — Frédéric, qui, en fait de poésie, n'aimait que celle de Voltaire — & le poète souabe, le rêveur & mélancolique Schiller. Les Romains ne se sont pas attribué la gloire de Sophocle, quoique Athènes fût en leur pouvoir, & les triomphes littéraires de la Prusse ne semblent pas de meilleur aloi que ses vertus guerrières : c'est toujours le droit du plus fort, & si l'on devait chercher dans l'œuvre de Schiller celle qui correspond le mieux au génie prussien, on ne la trouverait que dans l'œuvre erronée de sa jeunesse, *les Brigands*, thèse bizarre & dangereuse, où l'esprit de désordre s'allie à de nobles vertus, & qui, il y a quatre-vingts ans, a porté un grand trouble dans les cervelles allemandes.

Nous voudrions faire connaître à nos lecteurs quelques-uns des auteurs allemands, trop vantés peut-être, & nous commencerons par Schiller.

Nous ne jetterons qu'un rapide coup d'œil sur la plupart des pièces de son théâtre, qui ne peuvent rivaliser, même de loin, avec les chefs-d'œuvre immortels de la scène française. A côté de grandes qualités, on entend souvent, chez Schiller, une note discordante & fautive : *Don Carlos*, *la Pucelle d'Orléans*, *les Brigands*, accusent particulièrement ce défaut ; dans les deux premières pièces, la connaissance des caractères & de la vérité historique est remplacée par un pathos déclamatoire & vide. On ne comprend pas *Don Carlos*, ce fou furieux qui faisait rôti les lièvres vivants, peint sous des traits si langoureux & si tendres ; pas plus qu'on ne conçoit Jeanne d'Arc, l'austère & chaste héroïne, amoureuse d'un bel Anglais, & prête à sacrifier sa patrie aux yeux bleus du jeune Montgomery. Il y a là erreur, faute, manque de goût & de jugement tout à la fois.

Wallenstein émerveille l'Allemagne ; le choix du sujet, l'animation qui y règne, la beauté de quelques scènes, transportèrent d'admiration lecteurs & spectateurs. Si mes jeunes lectrices ont bien appris l'histoire, elles se souviennent de *Wallenstein*, l'audacieux général qui lutta contre les armées

protestantes de Gustave-Adolphe, qui assura à l'Autriche la suprématie en Allemagne, & qui, enivré de sa propre grandeur, craint de son roi, envié de ses rivaux, périt sous l'effort d'une conspiration terrible. Cette conjuration forme le nœud de la pièce de Schiller ; seulement l'amour paraissant indispensable à toute pièce de théâtre, il a supposé que la fille de *Wallenstein*, *Thécla*, aime le jeune *Piccolomini*, fils de l'ennemi de son père, & il a dû à cette invention plusieurs scènes d'une grande & déchirante beauté.

Le prologue de *Wallenstein* représente l'effet de la guerre, de la guerre de Trente Ans ! sur le peuple & sur l'armée ; tableau animé, vivant, souvent redoutable, de la vie des camps ; il peint le soldat sans frein, le paysan opprimé, l'ambition des officiers, & partout éclate le nom, le grand nom du général, & l'on prend une haute & merveilleuse idée de ce personnage qui n'a pas encore paru.

On le voit, au premier acte, entouré des pièges de ses ennemis & travaillé lui-même par le démon de l'ambition : tous les dangers le menacent & il en trouve de plus grands dans son propre cœur. Schiller a étudié avec un art profond cette âme, autrefois généreuse, dévouée, que de grands succès ont profondément enivrée, que l'orgueil a fait passer insensiblement de l'abnégation du sujet aux désirs violents de l'indépendance & de la primauté. *Je sers* n'est plus la noble devise du général ; la gloire pure d'avoir servi son prince & son pays ne lui suffit plus, il veut régner à son tour, & il justifie, par l'ambition de ses désirs, la conspiration qui en veut à ses dignités & à sa vie. Cette conspiration est le fond du drame ; l'amour de *Thécla* & de *Max* n'est que l'accessoire, & l'intérêt résulte de l'étude approfondie des caractères. L'ambition, chez *Wallenstein*, s'unit à certaines faiblesses d'esprit ; cet homme intrépide croyait à l'astrologie & aux présages, & il accorde toute sa confiance à *Piccolomini*, qui le trahit, parce que les étoiles le lui ont montré favorable. Tout ainsi conspire à le perdre : ses services, trop grands pour un sujet & qui l'ont rendu suspect à son souverain ; ses qualités, ses défauts, ses superstitions, tout le pousse vers l'abîme. Le drame finit par l'assassinat de *Wallenstein* qu'un de ses officiers frappe d'un coup de poignard ; les pressentiments qui précèdent le

meurtre, l'horreur qui le suit sont d'un beau mouvement tragique, mais leur long développement ne permet pas de les citer.

Schiller, qui a choisi dans l'histoire les plus beaux sujets, a traité celui de *Marie Stuart*, Marie Stuart captive, & prête à mourir. On peut l'accuser d'avoir traité avec trop de faveur & Leicester & Elisabeth, l'odieux courtisan & la reine barbare; pourtant, sans accorder à Marie Stuart cette complète innocence qu'établissent de récentes recherches, il l'a rendue aussi noble qu'intéressante.

Nous citerons ici la belle scène de la communion en faisant nos réserves sur la faute dont Marie s'accuse, & dont elle était complètement innocente. La reine d'Écosse n'a plus qu'un moment avant l'exécution de sa sentence, elle s'entretient avec un de ses serviteurs, Melvil; elle lui exprime l'amer regret qu'elle éprouve de ne pouvoir participer aux sacrements, arrhes de la vie éternelle.

MELVIL.

Reine, puisque votre âme désire si ardemment cette consolation, sachez que Dieu, pour vous fortifier à votre dernière heure, peut opérer un miracle. Vous dites qu'il n'y a ici ni prêtre, ni église, ni corps du Seigneur? Détrompez-vous! il y a ici un prêtre, & le corps du Sauveur est présent. Je suis prêtre! Oui, pour écouter votre dernière confession, pour vous annoncer la paix sur le chemin de la mort, j'ai reçu les sept ordres, & je vous présente cette hostie de la part du Saint-Père, qui l'a lui-même consacrée pour vous.

MARIE.

Ainsi donc, au seuil du trépas, un bonheur céleste m'était préparé! Tel un immortel descend sur les nuages; tel que l'ange délivra l'apôtre des chaînes de son cachot, en passant à travers les portes fermées, de même un message du ciel me surprend en ces lieux, lorsque tout secours humain m'est enlevé. Et vous, jadis mon serviteur, aujourd'hui serviteur du Très-Haut, de même que vos genoux ont fléchi jadis devant moi, je me prosterne à vos pieds dans la poussière. (*Elle s'agenouille.*)

MELVIL.

Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, Marie, reine, avez-vous scruté votre cœur? jurez-vous de confesser la vérité devant le Dieu de vérité?

MARIE.

Mon cœur est ouvert devant vous & devant lui.

MELVIL.

Parlez: de quels péchés votre conscience vous accuse-t-elle depuis que vous vous êtes réconciliée avec Dieu pour la dernière fois?

MARIE.

Mon cœur était plein de haine, & des pensées de vengeance s'agitaient dans mon sein. Pécheresse, j'implorais mon pardon de Dieu & je ne pouvais pardonner à mon ennemie.

MELVIL.

Vous repentez-vous de cette faute & êtes-vous sérieusement résolue de quitter ce monde sans ressentiment?

MARIE.

Aussi vrai que j'espère que Dieu me pardonnera.

MELVIL.

De quel autre péché vous accusez-vous encore?

MARIE.

Hélas! j'ai péché contre la bonté céleste, non seulement par la haine, mais bien plus par un coupable amour. Mon cœur trop vain fut attiré vers l'homme perfide qui m'a trahie, abandonnée.

MELVIL.

Vous repentez-vous de cette faute, & votre âme s'est-elle détournée de cette fragile idole pour se reporter vers Dieu?

MARIE.

C'est le combat le plus pénible que j'aie soutenu: ce lien qui m'attachait à la terre est brisé.

MELVIL.

Quelle autre faute vous reproche votre conscience?

MARIE.

Hélas! un ancien & sanguinaire délit, confessé depuis longtemps, se représente avec une nouvelle terreur au moment de rendre mon dernier compte & se roule devant moi comme un noir rocher pour me fermer les portes du ciel. J'ai fait assassiner le roi mon époux; j'ai donné mon cœur & ma main au meurtrier. J'ai expié ce crime par la pénitence de l'Église, cependant, le remords ne s'endort pas au fond de mon cœur.

MELVIL.

Votre conscience ne vous accuse-t-elle point de quelque autre péché que vous n'avez ni confessé ni expié?

MARIE.

Vous connaissez tout ce qui pèse sur mon cœur.

MELVIL.

Songez à l'approche de celui qui sait tout!

MARIE.

Que la grâce divine me refuse la victoire dans le dernier combat, si je vous ai dissimulé aucune faute qui soit à ma connaissance!

MELVIL.

Comment! vous voulez cacher à Dieu le crime pour lequel les hommes vous punissent! Vous ne dites rien de la part sanglante que vous avez prise à la conjuration de Babington & de Parry? Cette action vous repousse de la vie terrestre, voulez-vous qu'elle vous repousse aussi de la vie éternelle?

MARIE.

Je suis prête à paraître devant Dieu; avant que

l'aiguille ait accompli son tour, je serai devant le trône de mon juge, & pourtant, je le répète, ma confession est achevée.

MELVIL.

Réfléchissez bien : le cœur est plein de détours. Vous avez peut-être adroitement évité le mot qui vous rend coupable, tandis que votre volonté a partagé le crime; mais sachez que nul détour ne trompe l'œil de flamme qui scrute le fond de la pensée.

MARIE.

J'ai fait appel à tous les princes pour me délivrer de mes indignes chaînes, mais jamais, ni par ma volonté, ni par le fait, je n'ai attaqué la vie de mon ennemie.

MELVIL.

Vos secrétaires ont donc rendu un faux témoignage?

MARIE.

Ce que j'ai dit est la vérité; que Dieu les juge, sur ce qu'ils ont témoigné!

MELVIL.

Vous montez donc à l'échafaud dans la conviction de votre innocence?

MARIE.

Le ciel me permet d'expier, par cette mort non méritée, le crime sanglant de ma jeunesse.

MELVIL, *la bénissant.*

Allez donc, &, en mourant, expiez votre faute, tombez sur l'autel en victime résignée. Je vous annonce, en vertu du pouvoir qui m'a été donné de lier & de délier, l'absolution de vos péchés. Allez, & qu'il vous arrive selon que vous avez cru! (*Il lui présente l'hostie, puis il prend une coupe de vin qui est sur la table et la consacre.*) Prenez ce sang qui a été versé pour vous; le pape vous accorde cette faveur. Au moment de vos souffrances terrestres, vous serez unie à votre Dieu, vous vous réunirez à lui pour l'éternité, dans ce royaume de béatitude où il n'y aura plus de crimes ni de douleurs... »

Cette belle scène, si touchante & si forte, où la dignité sacerdotale apparaît dans toute sa grandeur, est d'autant plus remarquable qu'elle est due à un protestant. Un catholique n'eût pas mis au théâtre d'aussi saints mystères, mais un catholique n'aurait pu en parler avec plus de convenance & de respect.

Nous passerons sur la *Conjuration de Fiesque*, ce brillant Fiesque qui mourut d'un accident vulgaire, le jour même où il prenait possession du pouvoir, & nous arriverons au chef-d'œuvre de Schiller, à *Guillaume Tell*, pièce admirable & complète, où la peinture des mœurs, la beauté des caractères, la diversité des tableaux, l'égalent aux plus grands maîtres de la tragédie. *Guillaume Tell*,

cet homme simple, pieux & courageux, est le centre de la pièce, mais autour de lui s'épanouissent les plus nobles natures, étudiées dans les chroniques & dans l'histoire, & qui font mieux ressortir la mâle beauté de l'âme & des exploits de Tell. C'est le fougueux Mechthal, le sage Walter Furst, le vieux seigneur d'Attingshausen & son neveu, les bergers, les chasseurs, les pêcheurs, le curé Rosselman, tous ces personnages coulés dans l'airain, représentations fides du temps passé, & qui ressemblent à ces antiques statues de nos cathédrales, dans lesquelles la vie d'autrefois se traduit avec une si puissante énergie.

Le drame n'a aucune intrigue : c'est l'histoire toute pure; et les scènes, ce sont les exactions féodales de Gessler, les bœufs arrachés de la charrue, le chapeau sur la perche, la pomme sur la tête de l'enfant, le pacte des confédérés, l'orage sur le lac, Tell conduisant la barque & sautant sur le rocher, & enfin, dénouement superbe, Gessler frappé & s'écriant :

« C'est la flèche de Tell ! »

Et les feux, se répétant de montagne en montagne, & annonçant l'ère nouvelle de la liberté. Tout le drame est là; ajoutez-y les beautés de la nature alpestre, reproduites dans des vers admirables; les noms, les souvenirs historiques enlacés dans la contexture de l'œuvre; de nobles & fiers sentiments, des scènes charmantes ou tragiques, & vous conviendrez que la Suisse possède ce que possédait la Grèce, ce qui a toujours manqué à la France, une pièce de théâtre nationale. On pourrait lui donner pour scène un lac & des rochers suisses, & le tableau ne nuirait pas au cadre.

Nous citerons quelques passages de la scène du Serment : les jurés sont rassemblés au Rutli & délibèrent.

LE CURÉ ROSSELMAN.

Amis & confédérés, écoutez ce que Dieu inspire à mon cœur : nous tenons ici une assemblée générale, car nous représentons la nation entière; ainsi, conduisons-nous selon les antiques usages du pays, & comme nous avions coutume de le faire en des temps plus tranquilles. Dieu est partout où se rend la justice, & nous sommes ici sous sa voûte céleste.

STAUFFACHER.

Oui, délibérons selon les antiques usages. Qu'importent les ténèbres de la nuit? notre droit nous éclaire.

CONRAD KUHN.

Nous n'avons pas les anciens livres avec nous, mais ce qu'ils contiennent est gravé dans nos cœurs.

ROSSELMAN.

Ainsi, que l'on forme un cercle, & qu'on y plante les épées, signe d'autorité.

MIER.

Nous sommes ici trois peuples, auquel appartiendra-t-il de donner un chef à la confédération?

PETERMAN.

Que Schwitz & Ury se disputent cet honneur! nous autres, d'Unterwald, nous renonçons librement à cette prétention.

MECHTAL.

Oui, nous y renonçons. Nous sommes des suppliants, nous implorons le secours de nos puissants amis.

STAUFFACHER.

Qu'Ury prenne l'épée! sa bannière marche devant nous dans l'armée de l'empire.

WALTER FURST.

Non, cet honneur doit appartenir à Schwitz, car c'est de lui que nous tenons notre commune origine.

ROSSELMAN.

Laissez-moi terminer à l'amiable ce généreux débat. Schwitz nous guidera dans les combats & Ury dans les conseils.

STAUFFACHER.

Ce n'est pas une nouvelle alliance que nous allons conclure, nous renouvelons l'antique union qui s'est formée du temps de nos pères. Vous le savez, confédérés; bien que trois peuples soient séparés par les lacs & les montagnes, bien que chaque peuple se gouverne suivant son propre gré, nous n'en sommes pas moins issus d'une même tige & d'un même sang, & nous sommes tous venus d'une même patrie.

WINKELRIED.

Ainsi ce que disent nos anciennes chansons serait donc vrai, & nous serions venus d'une terre lointaine? Ah! faites-nous connaître ce que vous en savez, & que l'alliance nouvelle reçoive de l'ancienne une nouvelle force!

STAUFFACHER.

Écoutez ce que racontent les vieux bergers. Loin vers le nord, il existait un grand peuple où se firent sentir les misères d'une disette. Il fut résolu que le dixième habitant, désigné par le sort, abandonnerait la terre natale. Cela fut fait ainsi. Une troupe désolée d'hommes & de femmes partit, se dirigeant vers le midi, & se frayant avec le glaive un passage à travers l'Allemagne. Ils arrivèrent sur le sol élevé de ces forêts & de ces montagnes. Ils examinèrent de plus près la contrée, y trouvèrent de belles & vastes forêts, y découvrirent des sources limpides & crurent se retrouver dans leur chère patrie. Ils se décidèrent à s'y fixer, bâtirent l'ancien bourg de Schwitz, ils nettoyèrent le sol des innombrables racines de la forêt, & ils s'étendirent peu à peu jusqu'aux som-

mets couverts de glaces éternelles, derrière lesquels se cache le Hassli, où habitait un autre peuple parlant un autre langage. Ils bâtirent le bourg de Stantz, dans le Kernwald, & Altford, dans la vallée de la Reuss. Ils gardèrent toujours le souvenir de leur origine, & , parmi les races étrangères, les Suisses se reconnaissent au sang & au cœur!

Après un long & calme débat, où ils établissent leurs droits, les injures qu'ils ont souffertes & leurs prétentions à la liberté, tombés d'accord, unis, ne formant qu'une âme, les confédérés jurèrent :

ROSSELMAN.

Au nom de cette lumière de l'aurore, dont les rayons nous saluent longtemps avant qu'ils ne pénétrèrent dans les vapeurs épaisses des cités, prêtons tous ici le serment de notre nouvelle alliance. Nous jurons de former un seul peuple de frères, que les malheurs & les dangers ne sépareront jamais. (*Ils lèvent tous la main droite.*) Nous jurons d'être libres comme l'ont été nos pères! nous jurons de nous confier au Dieu tout-puissant & de ne point craindre la puissance des hommes!

STAUFFACHER.

Maintenant, que chacun reprenne en silence son chemin, & retourne auprès de ses amis & de ses compagnons! que le berger ramène son troupeau à l'étable & attire sans bruit ses amis à l'alliance jurée! D'ici au moment décisif, supportons tout avec résignation. Que chacun dompte son juste ressentiment, & réserve sa vengeance pour la vengeance de tous. Car il commettrait un vol envers la cause commune celui qui maintenant pourrait défendre sa propre cause... »

J'aime à croire que nos lectrices ont senti la simplicité & la beauté de cette scène. Le talent de Schiller est là à son apogée; il n'avait produit jusqu'alors que des œuvres incomplètes, où le talent coudoyait trop souvent la déclamation, où des sentiments vrais étaient gâtés par des idées fausses, mais dans *Guillaume Tell* son génie éclate avec une franchise & une largeur dignes d'admiration, & nous voudrions que cette œuvre si belle fût connue davantage. Elle est le couronnement du théâtre de Schiller, & la scène allemande ne possède rien d'aussi achevé.

Dans son *Histoire des troubles des Pays-Bas*, & de la *Guerre de Trente Ans*, Schiller s'est montré historien impartial, exact & consciencieux.

Ses poésies, *l'Idéal*, *la Cloche*, *l'Empereur Rodolphe*, sont très-goûtées en Allemagne; la traduction leur fait perdre leurs grâces natives, mais elles confirment ce qu'a dit Schlegel de leur auteur : « Schiller était, dans toute l'étendue du mot, un poète vertueux, dont l'âme pure a toujours rendu hommage à la vérité & à la beauté éternelles. »

Né en 1759, Jean-Frédéric Schiller mourut en mai 1805. Il eut une vie calme, extrêmement laborieuse, animée par les affections de la famille & par une gloire croissante & non contestée. Goëthe fut son ami intime, & leur correspondance atteste un attachement toujours égal, sans jalousie & sans rivalité.

La mort de Schiller fut douce comme sa vie; quelques instants avant son dernier soupir, une

personne amie lui demanda comment il se trouvait, il répondit :

« Toujours plus tranquille. »

En Schiller se réalisait le plus beau type allemand, rêveur & studieux, enthousiaste & calme, religieux & poétique, & l'on peut encore se demander ce que la Prusse a de commun avec lui.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

FLEURANGE

PAR MADAME A. CRAVEN.

Orpheline, vingt ans, belle à charmer, pauvre à faire pitié, voilà Fleurange d'Yves. Elle possède en Allemagne, au bord du Neckar, des parents excellents & dévoués : elle trouve sous leur toit une seconde maison, dans leur pays une seconde patrie ; un nouveau malheur l'arrache à cet asile & à ce bonheur : elle devient dame de compagnie, garde-malade d'une princesse russe, à laquelle ses soins, sa grâce, son charme agréent singulièrement. Mais la princesse a un fils, George de Wadde, qui lui aussi, subit le charme de Fleurange : il l'aime follement, & il en est profondément aimé. Un mariage entre eux est impossible ; Fleurange retourne dans sa famille allemande, en emportant une affection contre laquelle elle lutte sans succès & qu'elle laisse voir à ceux qui l'entourent, même à son cousin Clément, qui l'aime autant qu'elle aime George de Wadde. Un journal, trouvé par hasard, lui apprend que George, compromis dans une conspiration contre la vie de l'empereur Nicolas, va être dégradé de noblesse & envoyé en Sibérie ; Fleurange ne sent qu'un immense et irrésistible besoin, celui de se dévouer à l'homme qu'elle aime ; elle forme le projet de l'épouser (il n'y a plus de barrières entre eux !), & de le suivre au lieu de son exil, dans cet enfer glacé où la Russie envoie ses criminels. Sa famille fait quelques faibles objections & approuve ; la princesse, instruite du généreux dessein de Fleurange, lui accorde sa bénédiction & son consentement, & la jeune fille

part pour Saint-Pétersbourg, escortée par une vieille amie & par son cousin Clément. Elle sollicite de l'impératrice la permission de suivre George en Sibérie, mais à la cour même elle trouve une rivale. George, elle l'ignorait, était fiancé à une jeune fille noble, belle aussi, charmante aussi, & qui l'aime assez pour implorer à genoux sa grâce de l'empereur. Elle l'obtient. George sera libre, réintégré dans ses biens, à condition de l'épouser et de vivre avec elle en Livonie. Elle apprend elle-même cette nouvelle à Fleurange ; la pauvre Fleurange, qui n'a à offrir à celui qu'elle aime que son ardent dévouement, qui ne peut pas le sauver d'un avenir terrible, se retire & laisse la place à Véra. Le condamné, enchanté d'en être quitte à si bon compte, se marie ; Fleurange revient en Allemagne, peu à peu elle oublie, & elle épouse son cousin Clément. Tout est bien qui finit bien.

Il y a dans ce nouvel ouvrage de madame Craven de belles pages, descriptions & réflexions morales, mais les scènes dramatiques, je citerai surtout l'explication décisive entre Véra & Fleurange, manquent d'énergie & de chaleur. Et puis nous ferons à ce livre le reproche que l'on peut adresser aux précédents ouvrages de l'auteur : celui de faire jouer à l'amour un trop grand rôle dans notre destinée. L'amour ne tient pas tant de place dans l'âme d'une femme pure & pieuse, telle que Fleurange, & madame Craven, qui a entendu dire à Alexandrine de la Ferronays, à laquelle on rappelait sa jeunesse & sa légitime affection pour Albert : *Je ne pense plus jamais à ses choses-là* (1) ! peut-elle croire à la

(1) Voir *Récit d'une sœur*, tome II.

durée d'un sentiment que la religion & l'honneur défendent? Quoi! un saint amour n'a pas résisté à la lime puissante du temps, & un amour frivole, né de l'imagination, durerait, & pousserait à de si grands sacrifices?

Le dévouement que Fleurance voulait exercer a existé réellement: en 1821, lors de l'avènement de l'empereur Nicolas, une conspiration contre sa vie fut découverte; les conjurés se virent condamnés aux travaux des mines en Sibérie; plusieurs d'entre eux étaient mariés, leurs femmes les suivirent; elles étaient toutes nobles & riches; elles abandonnèrent rang & richesses, elles embrassèrent avec courage une situation dont l'horreur dépasse toute idée, mais c'était le devoir & non l'amour qui les guidait; ainsi fit jadis la femme du maréchal Munich, qui vécut avec lui douze ans dans une forteresse sibérienne, & l'on est heureux, pour l'honneur de la nature humaine, de devoir de semblables exemples aux plus saints principes plutôt qu'aux plus violentes passions.

Si j'avais la plume de madame Craven, j'aurais préféré écrire la vie de la princesse Trobeskoï plutôt que le roman de *Fleurance* (1).

LIVRES CLASSIQUES

LE STYLE ÉPISTOLAIRE

PAR LOUIS DESORMIS (2)

TABLEAU DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES

PAR LOUIS COLLAS (3).

Les deux livres que nous recommandons ne sont pas brillants, mais tous deux, dans leur or-

(1) Deux beaux volumes, 6 francs, chez Didier.

(2) Chez Victor Sarlit, 19, rue de Tournon. Joli volume cartonné.

(3) Librairie classique de Ch. Fouraut & fils, 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris. Un joli volume cartonné.

dre, sont sérieusement étudiés & réellement utiles. Le premier renferme des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie; les écoliers y trouveront d'excellents exemples, pris aux bons auteurs, & qui formeront leur style & leur manière d'écrire; ils y apprendront les formules diverses qu'exigent les lettres d'affaires & les formes de respect, d'affection, de simple politesse que le cœur dicte souvent, mais auxquelles le tact & l'usage du monde donnent un cachet particulier. L'auteur a eu l'ingénieuse idée de faire imprimer les différentes lettres dont ce volume se compose, en caractères imités de l'écriture; &, allant ainsi par gradation, l'enfant apprendra à lire les caractères les plus capricieux & les plus difficiles, depuis l'écriture anglaise ou bâtarde, conforme aux règles, jusqu'aux hiéroglyphes les plus fantastiques. Il y a là une utilité pratique qu'on ne peut contester.

Le second volume est un tableau de la France, avec tous les détails politiques, administratifs, historiques que le sujet comporte. Les belles scènes de la nature, le souvenir des grands hommes, donnent de la vie à cette description, & ce livre offre un tout si complet & d'une lecture si agréable que nous ne pouvons que le recommander aux institutrices & aux mères de famille.

Nous avons déjà parlé des petits volumes que monsieur Chaillot offre à la jeunesse & qui nous ont paru écrits dans un très-bon esprit. Cette utile collection vient de s'augmenter de trois nouveaux traités: *Leçons de botanique*, claires & substantielles, & où la physiologie végétale des diverses parties de l'univers occupe une grande place; des *Leçons pratiques pour apprendre facilement et rapidement la langue anglaise*, qui paraissent, dans leur simplicité rationnelle, devoir atteindre ce but; & enfin, des *Leçons pratiques de style*, habilement conçues. Ces trois volumes ajoutent au mérite de cette collection, encyclopédie en miniature (1).

(1) Chez Victor Sarlit. Chaque volume: 1 fr.



LES SAINTES DE FRANCE

LA BIENHEUREUSE JEANNE DE VALOIS

FILLE de roi, femme de roi, sœur de roi, Jeanne de France, dès ses premières années, dut porter envie à la pauvre fileuse, à l'indigente paysanne qui portaient le joug du travail & de la vie avec un père, avec un mari dévoué.

Fille de Louis XI & de Charlotte de Savoie, sa seconde femme, elle fut accueillie, à son entrée dans ce monde, par les regrets & les murmures de son père, qui espérait un fils, héritier de ce beau royaume, pour lequel, après de si longs revers, se levait enfin une aube meilleure. Elle fut nourrie & élevée loin de la cour, au château de Linières, en Berry, & sa gouvernante, femme noble & distinguée, n'eut qu'à seconder les efforts d'un cœur naturellement tendre, pieux & généreux. L'enfant royale, délaissée, se plaisait à l'église; là du moins elle trouvait un Père disposé à l'écouter; son père, selon la chair, était si dur à son égard! Un jour, il l'avait fait venir à Plessis-lez-Tours, & après l'avoir attentivement regardée :

« Pasques Dieu ! s'écria-t-il, je ne pensais pas qu'elle fût si laide !

— Damoiselle, lui dit plus tard le sire de Linières, parlez à monseigneur, témoignez-lui votre affection.

— Hélas ! répondit l'enfant, je n'oserais. car vous et chacun voyez qu'il ne tient compte de moi ! »

Elle fut élevée cependant avec de tendres soins; Charlotte de Savoie, dédaignée & rebutée comme l'enfant auquel elle avait donné la vie, la chérissait d'autant plus & cherchait à développer ses belles qualités, aidée en cela par madame de Linières et par quelques fidèles serviteurs, pour lesquels Jeanne conserva toute sa vie une touchante reconnaissance. Elle grandit ainsi, noble, bonne, intelligente, mais complètement dépourvue des dons extérieurs auxquels les hommes attachent tant de prix. Cependant, à peine âgée de douze ans, elle fut mariée à son cousin, Louis d'Orléans, héritier présomptif de la couronne, si le frère & chétif héritier de Louis XI mourait sans postérité. Jeanne obéissait sans peine aux desseins de son père; elle chérissait ce cousin, qui était son

fiancé dès le berceau, qui était beau, brillant, aimable dans sa jeunesse, qui devint dans son âge mûr un roi si bon & si sage; mais qui pourtant laissa une tache sur sa gloire, celle d'une dureté impitoyable envers l'angélique créature qui devint son épouse.

Dès les premières années de son mariage, Louis d'Orléans s'éloigna de sa femme & témoigna combien ses liens lui étaient odieux. Elle pleura en silence, supporta sans murmure les chagrins de son cœur, & se retira de plus en plus dans la solitude & la vie cachée. Elle vit mourir Louis XI, & elle pleura amèrement ce redoutable père qu'elle aimait tout en le craignant. Elle se trouva ainsi sur la première marche du trône, destinée, selon toute apparence, à y monter un jour; mais cette élévation fut la cause de nouveaux & plus vifs chagrins.

Louis XI avait nommé sa fille aînée, la duchesse de Beaujeu, régente du royaume durant la minorité de Charles VIII. Louis d'Orléans prétendit à cette dignité, disputa la Régence à sa belle-sœur, leva une armée de mécontents, se joignit avec elle aux troupes de François II, duc de Bretagne, alors en guerre avec la France, & fut cruellement battu par l'armée royale, à Saint-Aubin du Cormier (1488). La Trémoille commandait les troupes de Charles VIII, & il fit prisonnier le rebelle que tant de liens attachaient à son roi. Même pour les princes du sang, la justice de ce temps-là était inflexible, Louis fut donc conduit dans la tour de Saint-Aubin & enfermé dans une cage de fer.

Jeanne apprit ces funestes nouvelles de la bouche du jeune roi, qui lui dit :

« Ma sœur, vous êtes vengée ! »

Mais elle, se jetant à ses pieds, s'écria :

« Sire, pardon, mille fois pardon pour mon mari, pour votre frère ! & si vous n'avez pitié de lui, ayez au moins pitié de moi !

— Vous demandez la vie d'un criminel d'État !

— Je le sais, dit-elle humblement, mais il est mon mari & votre frère, & volontiers mourrais-je pour lui. »

Ses larmes furent toutes-puissantes, elle obtint

la liberté de Louis. A peine fut-il libre, qu'il se rendit coupable envers elle de la manière la plus cruelle, comme si l'amour & le dévouement de Jeanne l'eussent rendu plus indifférent & plus ingrat. Il avait vu l'héritière de Bretagne, la belle duchesse Anne, il s'en était épris, & les gens du roi surprirent une lettre qu'il lui adressait; à peine Charles VIII en eut-il connaissance, que, transporté de colère, il le fit arrêter de nouveau & jeter, enchaîné, dans la grosse tour de Bourges. Les ardentés supplications de Jeanne furent inutiles; ni Charles VIII ni madame de Beaujeu ne pardonnaient à Louis le malheur de leur sœur, & pendant trois ans, elle ne cessa par ses paroles, ses écrits, ses démarches, d'intercéder pour ce mari coupable & aimé. Elle obtint enfin la permission de le visiter; elle accourut à Bourges, elle descendit dans cet affreux souterrain, réservé aux criminels d'État, où l'héritier du trône de France se voyait enfermé; elle s'approcha de la cage sinistre avec des larmes & des mots de pitié, mais le duc confondant dans la même antipathie tous les enfants de Louis XI, lui dit sèchement :

« Laissez-moi mourir tranquille ! »

Elle essaya de le fléchir; elle parla avec amour, avec dignité, elle le supplia de l'autoriser à demeurer auprès de lui, dans cette tour, pour le soigner & l'aimer, il refusa & rejeta tout ce qu'elle lui offrait. Son cœur, ulcéré pour elle, aimait ailleurs.

Après plusieurs vaines tentatives, elle revint à la cour, elle reprit ses pieuses instances, ne cessant pas un jour de plaider la cause de son malheureux époux, intéressant en sa faveur tous ceux qu'elle connaissait, & particulièrement un vieux serviteur de Louis XI, le comte de Myolans. Celui-ci prit ouvertement le parti de la duchesse, & il dit au jeune roi :

« Sire, vous faites mourir votre sœur en retenant son mari en captivité. »

Le roi parut touché; le lendemain, Jeanne, en habits de deuil, se jeta à ses genoux, & dans un discours que l'histoire a conservé, elle plaida la cause de Louis, comme l'eût fait un habile avocat; elle n'omit rien, ni les raisons tirées de la politique, ni les raisons venues du cœur, & ses larmes, ses paroles, sa vertu l'emportèrent.

« Vous aurez, ma sœur, celui que vous aimez si fort, lui dit le roi. A Dieu ne plaise qu'il ne vous fasse repentir un jour de votre tendresse. »

Louis fut mis aussitôt en liberté; il témoigna sa reconnaissance à sa femme par de bons procédés, & à son beau-frère par une démarche loyale & faite pour les rassurer tous deux. Il offrit à Charles VIII de demander pour lui la main d'Anne de Bretagne; il réussit dans son ambassade, & Anne devint reine de France.

Son union avec Charles VIII fut, on le sait, de courte durée; le jeune roi périt par accident à la fleur de son âge. Louis, le douzième, monta sur le trône, Jeanne fut reine de France.

Les convenances politiques semblaient s'accorder avec les secrètes inclinations du cœur pour détacher Louis de la fille de Louis XI.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis leur mariage, & le ciel ne leur avait pas accordé d'enfants. La reine douairière, duchesse de Bretagne, aurait pu, comme autrefois Aliénor d'Aquitaine, porter à un autre époux son riche apanage & devenir pour la France la cause d'une guerre funeste. Le mariage du roi avec Anne de Bretagne levait ces difficultés, & Jeanne de Valois était la victime destinée à être immolée à l'intérêt public & aux désirs secrets de son ingrat mari. Elle apprit que le roi voulait plaider la nullité de leur mariage, &, par respect pour la dignité du sacrement qu'elle avait reçu, elle fit opposition. On vit la fille de Louis XI, la sœur de Charles VIII, paraître en cour de justice, assistée seulement d'un vieux prêtre & de quelques dames d'honneur, & défendre ses droits avec autant de douceur que de majesté, mais ses efforts demeurèrent inutiles; la raison d'État prévalut.

Ce fut le 17 décembre 1498 que Jeanne entendit la sentence qui la séparait de son mari; elle était à l'audience, mais elle n'y était pas seule : les serviteurs de sa maison l'entouraient, & François de Paule, qui avait assisté Louis XI à ses derniers instants, était venu de son couvent de Touraine assister sa fille en ce moment où elle allait mourir au monde. Elle écouta l'arrêt avec tranquillité, & se tournant vers son saint ami, elle dit :

« Dieu soit béni ! sans doute il me rend ma liberté afin que je le serve mieux que je ne l'ai fait. »

Elle partit pour Bourges, cette ville où elle avait donné à son mari de si fortes marques de sa tendresse; elle y fut reçue par le peuple avec des transports de joie, & aussitôt elle commença la vie solitaire, silencieuse, remplie de travail & de bonnes œuvres qui convenait à sa position & satisfaisait les saints désirs de son âme. Les pauvres du Berry surent bientôt qu'il leur était venu une mère; toutes les misères trouvaient accès auprès de Jeanne; elle n'avait plus de famille sur la terre, les orphelines, les veuves, les malades lui formèrent une cour & une famille; elle excellait à panser les plaies, elle passait souvent ses journées auprès des infirmes, & lorsque ses libéralités avaient épuisé sa bourse, elle faisait vendre ses meubles, ses habits, sa vaisselle d'argent, se dépouillant avec joie pour Jésus-Christ. Les meilleurs plats de sa table étaient pour les pauvres, & douce, libérale aux autres, elle était extrêmement austère envers elle-même.

Sa profonde dévotion envers Marie la porta à fonder un ordre nouveau, destiné spécialement à honorer les vertus de la sainte Vierge. Elle nomma cet ordre l'Annonciade, & sans se faire d'ailleurs religieuse elle-même, elle réunit quelques pieuses jeunes filles & les fit vivre sous une règle que Rome approuva bientôt. Cette fondation fut un

dernier bonheur pour la sainte duchesse; elle se plaisait dans ces pieuses pratiques & dans cette société innocente, & pressée enfin par le besoin du sacrifice, elle fit les vœux solennels de religion.

Elle ne survécut pas longtemps à cette sainte action; tant de souffrances l'avaient éprouvée que, malgré sa résignation, l'ennui de vivre & le désir de mourir ne la quittaient jamais. Elle tomba gravement malade; ceux qui l'entouraient voulaient qu'elle priât Dieu de lui rendre la santé.

« Moi! s'écria-t-elle, que je demande à Dieu de vivre! c'est ce que je ne ferai jamais! »

Elle se disposa à la mort avec joie, & le 4 février 1505, elle rendit à Dieu cette âme qui avait tant souffert. Jeanne avait trente-neuf ans.

Quoiqu'elle eût demandé à être ensevelie comme une simple religieuse, Louis XII lui fit rendre les honneurs royaux; le peuple proclamait sa sainteté, les miracles l'affirmèrent, le Saint-Siège la confirma, & une gloire éternelle, impérissable entoure le front de celle qui fut si profondément affligée & rebutée sur la terre.

L'ordre de l'Annonciade se répandit par toute l'Europe; Jeanne revit encore dans ses filles spirituelles, tandis que Louis XII, sans postérité, vit aller la couronne de France à ce *gros garçon qui devait tout gâter*. Ce fut là une partie de sa punition; l'autre, il la trouva sans doute dans son cœur.

M. B.

HISTOIRE D'YSEULT

SUIT

III

Huit jours seulement s'étaient écoulés depuis l'accident qui frappa à la fois Yseult & Hector; un demi-quart de lieue les séparait du sentier ombragé où leurs chevaux s'étaient cabrés, mais il semblait qu'un siècle fût passé, qu'un abîme se fût creusé entre ces heures brillantes de leur vie & le moment actuel. Tout était lumière, espoir, joie, possession de la vie & de l'avenir; tout était souffrance, fièvre, inquiétudes & désenchantement!

Madame de Breuilly n'avait pas quitté sa fille un seul instant; la nuit elle veillait, le jour elle dormait quelques heures dans un fauteuil placé auprès du lit; elle dormait & son cœur veillait; un faible soupir d'Yseult la réveillait, & aussitôt elle fixait ses yeux attentifs & tristes sur ce visage décoloré où se peignait une angoisse intérieure, plus grande mille fois que la souffrance physique.

Le médecin n'était pas inquiet; le terrible accident n'atteignait point Yseult dans les sources de la vie, ses membres en garderaient peut-être la trace, mais elle guérirait, on l'assurait à sa mère, & pourtant ces paroles, si consolantes d'ordinaire, ne la calmaient pas. Elle voyait plus loin que l'œil de la science, elle devinait le regard, le soupir, la palpitation du sein, elle sentait dans l'âme de son enfant un mal profond qui pouvait détruire la vie ou qui devait l'empoisonner. Immobile, enchaînée sur ce lit, Yseult n'avait qu'une pensée: Que devenait Hector? Le reverrait-elle? mourrait-il sans qu'il emportât son adieu & sa foi dans l'éter-

nité? — Elle parlait peu, elle ne disait pas sa pensée intime, entourée qu'elle était de personnes étrangères; mais lorsque, seule avec madame de Breuilly, elle soulevait un peu sa tête, la reposait sur l'épaule de sa mère, & que la mère lui disait: « Es-tu bien ?

— Oui, oui, je suis bien, mais lui, mais Hector? maman, guérira-t-il ?

— Sa vie n'est pas en danger, répondait madame de Breuilly.

— Si je pouvais l'espérer! Il sera infirme peut-être... comme moi... Moi, ce n'est rien, mais lui!

— Mon enfant, il faut prier.

— Maman, j'offre tout ce que je souffre, tout ce malaise, tout cet ennui, pour ce pauvre Hector. »

Madame de Breuilly soupirait; elle connaissait la situation d'Hector & le mot qui la résumait, mais ce mot ne pouvait sortir de ses lèvres, & seule dans une maison qui n'était pas la sienne, entourée d'étrangers, pleins de bienveillance & de bonté, sans doute, mais qu'aucun lien ne rattachait à son passé, privée même de la consolation suprême, l'Église, elle ne trouvait de soulagement que dans une correspondance intime, où son âme se déversait sur le papier. Depuis sa jeunesse, elle écrivait régulièrement & confidemment à une amie éloignée d'elle & conduite dans une toute autre voie. Cette amie, qui s'appelait jadis mademoiselle de Vimeux, se nommait depuis longtemps la sœur Euphémie: elle était religieuse de la Visitation; elle avait mis en oubli le monde, ses affaires, ses plaisirs, mais jamais elle n'avait oublié ses anciennes & pures amitiés.

Elle écrivait donc quelques lignes, elle s'y reprenait plus tard, elle s'interrompait encore ; une plainte d'Yseult l'appelait, & sa lettre, bien des fois entrecoupée, put enfin partir.

La voici :

« Chère bonne amie,

» Ma première lettre vous a alarmée ; je vous l'ai écrite, saisie d'effroi, au moment même de cet affreux accident ; j'ai crié vers vous pour solliciter vos prières & celles de vos compagnes, & je le sais par votre mot si affectueux, vous ne nous avez pas oubliées devant Dieu. Il m'accorde la vie de ma fille, je suis rassurée : elle vivra, mais, hélas ! que d'autres chagrins ! & combien j'ai besoin que vous demandiez paix & résignation pour ma pauvre Yseult & pour moi ! Ses blessures guériront, mais elles laisseront des traces ineffaçables : elle boitera, elle si vive & si agile ! Elle aura peut-être quelque peine à se servir de son bras, elle d'humeur si indépendante & qui ne réclamait de services de personne ! Vous me plaindrez, Euphémie, j'en suis sûre, & ce n'est pas tout. Ah ! les affections humaines trouvent en elles-mêmes leur croix, & vous qui, dès vos premières années, les avez toutes immolées à Dieu, vous avez puisé dans ce grand sacrifice une paix que nous ne connaissons pas... Vous êtes au courant de ma famille & de mes entours ; vous savez les projets que je fondais sur le jeune Hector Vouvray & sur l'attachement qu'il témoignait à ma fille. Eh bien ! ce pauvre Hector, ce pauvre enfant, frappé du même coup qu'Yseult, est menacé de perdre la vue. Son visage a porté sur des pierres, il en est résulté des désordres graves, & ses yeux semblent perdus. Vous représentez-vous son chagrin ? Hier, en pleine jouissance de la vie, ayant devant lui une longue carrière de travail, de plaisirs actifs & de sérieuses études ; aujourd'hui, déçu de ses espérances, affligé, humilié dans sa force & dans sa liberté... pauvre jeune homme ! Yseult l'aime, Yseult meurt d'inquiétude, & elle ne sait pas encore le funeste arrêt de la science...

» J'ai beaucoup souffert, vous le savez, chère Euphémie, j'ai perdu jeune un mari que j'aimais, qui m'avait choisie, avec qui j'avais la plus complète sympathie d'esprit & de cœur ; j'ai perdu le père d'Yseult, l'ami du midi de ma vie, un homme loyal & généreux dont la tendresse m'avait fait oublier les peines de ma jeunesse ; & , cédant à cette illusion commune à toutes les mères, j'espérais pour ma fille un avenir tout autre que le mien, comme si la condition de nos destinées sur la terre changeait en passant d'une génération à l'autre ! Je la voyais heureuse, & je ne m'apercevais pas que je lui avais donné l'éternel obstacle au bonheur : ces sentiments ardents & passionnés, dont j'ai tant souffert & qui sont à peine étouffés sous le poids des années & sous l'action de Dieu. Je les retrouve en elle, dans son angoisse, dans

son oubli de ses propres souffrances : elle vit en Hector... Hélas ! qu'advient-il de cette affection entre deux êtres si douloureusement frappés ? Je n'ose arrêter ma pensée sur ce qui peut arriver. — Sa mort, — leur union, — un mariage malheureux, — une séparation éternelle, tout me paraît à craindre, & ce qui m'effraye le plus, c'est la révélation prochaine que nous devons faire à Yseult. Sans cesse, elle interroge sur le sort d'Hector. Quelle réponse ! quel coup pour ce pauvre cœur ! Ma chère Euphémie, vous qui êtes si calme, abritée auprès du tabernacle de ce Dieu que vous avez seul aimé, vous qui voyez de loin nos agitations, priez donc pour nous ! Priez le bon Dieu d'épargner, s'il se peut, ces pauvres enfants, ou de me donner à moi assez de force, assez de foi pour supporter leurs peines & les miennes. Mon âme est déchirée en pensant à eux. Je voudrais emporter ma fille, je voudrais la mettre à l'abri des orages que je pressens dans une situation que tout rendra difficile, mais le moyen ? Elle emporterait l'orage au fond de son cœur !

» Que vous êtes sage, que vous êtes heureuse, Euphémie ! Vous avez choisi la meilleure part ; vous avez obéi au divin appel ; & celles qui ne furent pas appelées, celles qui restèrent au milieu des luttres, des courtes joies & des longues épreuves, doivent vous envier... Depuis huit jours, j'ai bien médité sur les paroles de Job : *J'ai dit aux ris : Vous n'êtes qu'un songe, & à la joie : Pourquoi me trahissez-vous ?* Elle était si contente, si aimante, le jour de ce malheureux accident ! jamais je ne l'avais vue ainsi. Les ris ne sont qu'un songe & la joie qu'un leurre. Une voile glissant sur l'eau, des chevaux effrayés, quelques débris de roche négligés par les ouvriers, cela suffit, & voilà les espérances anéanties. Ah ! qu'on a besoin d'une autre vie & que l'éternité avec Dieu ne sera pas trop longue pour nous reposer de celle-ci !...

» Pardon, chère amie, je divague, je suis si fatiguée. Yseult m'appelle, priez bien pour elle. Je vous embrasse comme je vous aime & suis toute vôtre.

» ALBERTINE DE BREUILLY. »

Quoiqu'un pressentiment funeste, familier à ceux qui ont souffert, agitât madame de Breuilly, les médecins hésitaient à prononcer la sentence fatale suspendue sur la tête d'Hector ; ils espéraient contre l'espérance & tentaient des essais scientifiques, toujours entrepris avec ardeur & toujours abandonnés avec amertume. La forte volonté du malade les soutenait & l'invincible incrédule du père leur venait en aide : il ne pouvait pas admettre que son fils fût aveugle, infirme, exclu à jamais des jouissances & des travaux de la vie, & les savants, médecins, oculistes, chirurgiens, quoique habitués au spectacle des douleurs humaines, hésitaient à prononcer cette condamnation qui atteindrait deux existences. Leur science cependant avait dit son dernier mot : la

lumière ne rentrerait pas dans ces yeux blessés ; les ressources humaines étaient vaincues, & il fallut enfin l'avouer. Ce fut un moment affreux !

Une heure après, monsieur Vouvray arrivait auprès de sa belle-sœur. Elle fut effrayée à son aspect : cet homme d'ordinaire animé, plein de vigueur & de gaieté robuste, était pâle ; ses traits altérés, ses yeux rougis annonçaient une cruelle douleur ; il venait de subir une de ces crises durant lesquelles les cheveux blanchissent, les rides se gravent & les ressorts de la vie s'usent ; il se laissa tomber sur une chaise et regarda madame de Breuilly :

« Eh bien ! dit-elle, Hector ! comment est-il ? »

— Hector est aveugle ! Ses beaux yeux !.. »

— Est-ce certain ? Quel horrible malheur, mon frère ! les médecins ont donc parlé ? »

— Ils ont parlé, ils l'ont affirmé, il n'y a plus d'espoir... ils sont désolés... Mais moi, moi... »

Il ne put pas achever, ses larmes étouffèrent sa voix ; il voulut les cacher & se jeta sur un canapé, en appuyant sa tête sur les coussins.

« Mon fils ! mon pauvre fils ! à vingt ans ! être privé de tous les biens ! lui, si entreprenant, si actif... Si c'était moi encore, les vieux peuvent souffrir, mais un homme si jeune, si beau & si bon... »

Madame de Breuilly n'essaya ni de le consoler ni de le raisonner ; elle pleura avec lui. Cette douleur paternelle avait retenti profondément dans son sein, & de son retour sur elle-même naissait la plus vive des sympathies. Ceci se passait dans le petit salon de l'appartement ; Yseult, laissée seule un instant, s'alarma & d'une voix plaintive, elle appela sa mère.

Madame de Breuilly courut à elle :

« Qu'est-ce donc, maman ? on pleure. Qui est-ce qui pleure ? »

Sa mère cherchait une réponse, mais monsieur Vouvray, qui l'avait suivie, ne songea pas à épargner Yseult, & avec le naïf égoïsme de son chagrin, il lui dit :

« Hector sera aveugle ; dites, Yseult, quel malheur pour nous tous ! »

Elle le regarda avec une extrême angoisse.

« Aveugle, dit-elle, aveugle à toujours ! »

— Oui, ils l'ont dit, ils l'ont dit à lui-même, & il a montré un courage héroïque... mais je sens ce qu'il doit souffrir.

— Et moi aussi, je le sens ! dit Yseult à voix basse.

— Nous sommes tous à plaindre, repartit madame de Breuilly, mais songez, cher frère, qu'il vous reste des cœurs dévoués, vous n'êtes pas seul, vous pouvez procurer à Hector les jouissances & le bien-être de la fortune.

— Et qu'est-ce que la fortune ? Il vaudrait mieux que lui & moi nous fussions de pauvres ouvriers, des valets de ferme, des mendiants même, & qu'il vit clair. Qu'est-ce que l'argent en comparaison de la vue, & les belles maisons, les

jardins, les fleurs pour qui ne peut les voir ! C'est le dernier des malheurs, voyez-vous, surtout avec le caractère d'Hector. Je lui aurais dit sans sourciller : Mon garçon, nous sommes pauvres, & il aurait travaillé pour rétablir nos affaires, ou bien : Il faut quitter la France, il se serait fait un avenir ailleurs. Mais cette infirmité, cette dépendance d'autrui... ô mon pauvre fils ! »

Il pleura de nouveau ; Yseult, immobile comme une effigie sur un tombeau, pleurait des larmes silencieuses ; elle n'osait parler ; trop de paroles, trop de promesses se fussent pressées sur ses lèvres. Monsieur Vouvray la regarda enfin ; il vit ces traits bouleversés, ce regard éloquent de douleur, ces larmes sympathiques, & se penchant vers elle :

« Yseult, vous l'aimerez toujours, n'est-ce pas ? & vous m'aidez à le consoler ? »

— Toujours ! dit-elle. »

L'automne s'était passé, & aux premiers jours de l'hiver, les dames de Breuilly avaient pu enfin se réinstaller au chalet ; pour la première fois, Yseult allait se lever & recevoir, pour la première fois aussi, la visite d'Hector. Revenus tous les deux des portes de la mort, vieillis par la souffrance, ils allaient se revoir ou, pour mieux dire, se retrouver, & à cette pensée, la jeune fille sentait que ni l'infirmité, ni les douleurs du corps, ni la fièvre, ni les insomnies n'avaient pu altérer la vivacité de ses sentiments, ni ralentir les battements de son cœur.

Elle ne ressentait en aucune façon le bien-être de la convalescence ; elle était loin de cette résurrection qui, au sortir d'une longue maladie, vous rend la vie, la force & la liberté, elle qui se relevait de ce lit où elle avait langué deux longs mois, amoindrie & le cœur brisé !

Sa mère l'habilla avec soin, quoique Yseult rêpétât :

« Vous êtes trop bonne, maman ! tout cela n'est plus nécessaire ; » & demeurée seule, elle se leva péniblement, marcha en s'appuyant aux meubles, & vint se placer devant une grande glace, qui, au fond du salon, renvoyait en été la vue des jardins & du jet d'eau parmi les fleurs. Elle se vit tout entière et s'examina d'abord avec tristesse, puis, avec une espèce de sérénité sérieuse, comme elle eût jugé une personne étrangère :

« Je boite, se dit-elle, ma taille est courbée ! quelle pâleur ! & mes pauvres cheveux ! »

En vain les mains maternelles l'avaient parée, elles n'avaient pu dissimuler ses disgrâces. Frappée désormais d'une infirmité incurable, pâlie par une longue réclusion, ses traits amaigris avaient perdu la délicatesse des premières années ; ses cheveux, éclaircis & coupés, se dérobaient sous un bonnet ; seuls, ses yeux bruns & longs avaient gardé leur charme, ils brillaient comme autrefois

dans leur émail bleuâtre & sous l'ombre de leurs cils recourbés ; mais ils ne se souriaient plus à eux-mêmes, &, après s'être examinée longtemps, Yseult secoua la tête & dit tout haut :

« Qu'importe, à présent? il ne doit plus me voir. »

Elle se rassit & inspecta le salon. Un grand feu l'échauffait, & un soleil splendide passant à travers les hautes fenêtres, y répandait une vive gaieté ; c'était un soleil d'hiver pourtant ; au dehors, il resplendissait sur un tapis de neige, il faisait étinceler aux branches les cristaux dont le givre les avait parées. Une grande jardinière, pleine de camélias, était posée dans un angle du salon ; Yseult y jeta les yeux & sonna vivement :

« Dites au jardinier d'apporter quelques fleurs odorantes, des héliotropes ou des jacinthes, s'il y en a. »

Et quand les fleurs parfumées arrivèrent, elle repoussa & refoula l'élégant buisson de camélias blancs & roses pour leur faire place.

« Un grand fauteuil près du feu, dit-elle, & reposez le paravent ; laissez le chemin libre. »

Ses préparatifs intimes étaient terminés ; elle se reposa & attendit. En vain elle essaya de lire, elle ne voyait pas les mots imprimés, elle ne pouvait suivre les pensées de l'auteur, les signes faisaient trop de bruit dans sa tête & dans son cœur oppressé. Elle rêva longtemps, elle pria un peu, elle dit à Dieu cette prière que sa mère avait tant de fois répétée :

« Seigneur! votre volonté & non la mienne! Vous voulez ainsi, je le veux! & Dieu est si bon que cette volonté, si défaillante, si chancelante qu'elle soit, holocauste où l'âme humaine fait bien des rapines, Dieu l'accepte, & qu'elle devient un titre à ses grâces.

Le bruit sourd d'une voiture sur la neige suspendit toutes ses pensées ; la voiture s'arrêta à la porte du chalet. Quelques minutes s'écoulèrent. Madame de Breuille entra : elle donnait le bras à Hector ; monsieur Vouvray les suivait, & ils étaient accompagnés par monsieur & madame Duport & leur jolie Suzanne, qui avaient voulu suivre leurs amis. Hector, soutenu, guidé, marchait résolument, & il vint droit vers Yseult, en disant d'une voix émue :

« Ma cousine, enfin! »

Elle lui prit la main & la serra fortement. Tous étaient émus, & monsieur Vouvray s'accouda au coin de la cheminée pour pleurer en silence. On s'assit enfin ; madame de Breuille voulut parler, mais, en regardant sa fille, les mots expiraient sur ses lèvres. Madame Duport monta le grand cheval de bataille, le temps, & discourut sur le froid, la neige, la difficulté des chemins ; Suzanne l'interrompit & dit étourdiment :

« O maman ! je dirais bien comme dans le conte de Berquin : Je voudrais que l'hiver durât toujours ! On ne pouvait rien voir de plus beau que la

campagne, cette belle neige, ce givre aux arbres & ce ciel bleu d'indigo. C'était superbe. »

Hector soupira.

« J'aimais beaucoup la neige autrefois, dit-il. Vous souvenez-vous de nos chasses, mon père, & de ce loup que vous avez tué, il y a deux ans? »

Monsieur Vouvray ne pouvait répondre : il suffoquait.

« Où est mon père ? reprit Hector avec inquiétude, & en étendant la main par ce geste naturel aux aveugles.

— Me voici, mon enfant, me voici, » dit monsieur Vouvray d'une voix étouffée.

Il y eut un long silence ; madame de Breuille le rompit :

« Nous aurons d'autres plaisirs, Hector : nous lirons, nous ferons de la musique, & de notre malheur même nous nous ferons un bonheur.

— Dieu vous entende ! » dit monsieur Vouvray.

Yseult n'avait pas parlé ; elle ne pouvait détacher les yeux du visage d'Hector : elle aurait voulu percer le voile &, par l'expression de ses traits, pénétrer jusqu'au fond de son âme. Mais le miroir de l'âme était obscurci à jamais : les paupières d'Hector, abaissées, presque fermées, donnaient à sa physionomie quelque chose de grave & d'impassible ; la contraction ou le sourire de la bouche peignaient quelquefois sa pensée ; mais ce qu'il y a de plus involontaire en nous, le regard, n'avait plus son éclair, sa mobilité, sa tristesse ou sa joie. Plus Yseult observait cette figure calme, silencieuse, impénétrable, absorbée dans une pensée intérieure, plus elle se dit : « Il est malheureux ! malheureux sans remède, que faire pour lui ? »

Une heure se passa au milieu d'une gêne réciproque ; ni les parents ni les enfants n'étaient habitués à leur infortune, & l'épanchement des cœurs, où la plainte & la pitié auraient eu leur libre cours, ne s'était pas encore produit.

Monsieur Duport & sa femme, gens excellents & pleins de bonhomie, parlèrent presque seuls de la pluie, de la neige, de ce qu'affirmait le thermomètre, de ce que promettait le baromètre, des nouvelles du voisinage ; ils effleurèrent même la politique, mais aucune corde ne vibra.

Monsieur Vouvray ne pouvait dire un mot sans que sa gorge se serrât ; madame de Breuille était triste à mourir ; Hector, enseveli dans de sombres pensées, & Yseult, plus triste que tous, attendaient. Elle envia sa mère qui reconduisit le pauvre Hector à la voiture ; pourtant elle eut son moment de joie lorsque le jeune homme, en passant auprès de la jardinière, s'écria :

« Quel parfum ! est-ce l'hiver ? »

Suzanne cueillit quelques brins d'héliotrope & les lui donna. Il allait monter en voiture, soutenu par son père, quand il dit, en se tournant vers Yseult & sa mère :

« Puis-je revenir demain ? »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

MARTHE & MARIE

(SUITE.)

L'ARRIVÉE de monsieur de Presles ne modifia en rien nos habitudes à tous, & dès le lendemain de ce grand jour dont je viens de parler, nous reprîmes notre train de vie paisible & uniforme.

Cependant, le péril dont Albéric m'avait entretenue n'apparaissait toujours imminent & terrible dans son obscurité mystérieuse; après de longues hésitations, je pris à part mon jeune cousin pour lui demander ce que nous allions devenir, à présent que monsieur Étienne, aussi pauvre que nous, ne pouvait point nous sauver.

— Oh! me répondit-il, ne te tourmente point; la situation n'est point désespérée, & maman dit que nous sortirons aisément de ce mauvais pas.

— Mais de quelle manière?

— Eh bien! d'abord Étienne, qui a habité Vermont jusqu'à l'âge de seize ans, & qui a beaucoup étudié les questions métallurgiques, sera prochainement en état de remplacer le directeur de la forge. Tu sais que ce vieux monsieur Marville ne demande qu'à se retirer.

— Quoi! monsieur de Presles consentirait à prendre la place de monsieur Marville?

— Mais bien sûr; &, comme dit maman, il aura ainsi une belle position.

— Et cela améliorerait les affaires?

— Oh! beaucoup. Premièrement, Étienne ne recevra pas des appointements fixes, il aura simplement une part dans les bénéfices.

— Quels bénéfices? Tu m'as dit qu'en ce temps de crise...

— C'est vrai, à cette heure, la perte n'est point compensée par le gain; mais les choses iront mieux lorsque monsieur de Presles sera notre associé.

— Votre associé, lui qui n'a pas de fortune!

— Que tu es naïve! parce que notre cousin n'a pas hérité de monsieur Gaston, tu crois qu'il est revenu les mains vides? Mais songe donc qu'ayant passé seize ans chez un oncle millionnaire, il a eu le temps de faire ses orges.

— Oh! Albéric, quelle affreuse expression!

— C'est celle dont monsieur Marville s'est servi. Enfin ce qui est positif, c'est que notre cousin a un joli petit magot & qu'il va le prêter à maman.

— Ea vérité! Qu'il est bon & généreux!

— Mais ma mère aussi est bien généreuse &

bien bonne. Elle veut traiter Étienne en frère. Elle fait préparer pour lui à la forge, un très-bel appartement; il aura un cheval, un cabriolet, etc. Lorsque le temps sera beau, il viendra dîner & déjeuner ici, &, durant les mauvais jours, il pourra rester chez lui, où il aura son petit ménage.

— Parles-tu sérieusement? Monsieur de Presles habiterait la forge, cette vieille maison noire, triste, sans soleil?

— Eh! pourquoi pas? C'est dans cette maison sans soleil, qu'il a passé les plus heureux jours de sa première jeunesse.

— Mais songe, Albéric, que, depuis cette époque il a vécu au milieu d'un luxe dont nous ne pouvons nous faire une idée. Comment veux-tu que lui, qui était servi par des esclaves?...

— Bah! il y a beau temps qu'ils courent les champs, ses esclaves. Les Yankees ne les ont-ils pas émancipés tous?

— C'est égal, il est triste pour monsieur Étienne...

— Tu te trompes, monsieur Étienne n'est pas triste, au contraire; comme l'oisiveté lui déplaît extrêmement, il se livrera avec plaisir à un travail suivi. Je te cite ses propres paroles. »

Malgré tout ce que me dit encore mon petit cousin, je persistai à plaindre monsieur de Presles. Plus j'y pensais, moins je le trouvais à sa place dans cette forge, vieux & sombre bâtiment, caché dans un bas-fond humide & souvent inondé. En passant devant l'appartement que monsieur Étienne occupait au château, je vis toutes les portes ouvertes, & des malles, des caisses, au milieu de chaque pièce. On songeait déjà au déménagement; j'en eus le cœur serré, & je descendis très-pensive à la salle à manger. Monsieur de Presles était là qui causait avec sa tranquillité habituelle. Jamais je ne lui avais vu un air plus doux & plus gracieux. Mais si ses manières étaient affables, elles étaient aussi remplies de dignité, & j'étais frappée de cette remarquable noblesse de pensées, de démarche & de langage, qui s'alliait si bien à la plus gracieuse aménité.

Madame Denevre, occupée de ses devoirs de maîtresse de maison, parlait peu durant les repas, &, depuis l'arrivée de son cousin, Irène était devenue singulièrement taciturne. En revanche Albéric nous régalaît de ses bouffonneries & de ses lazzis. Monsieur de Presles, qui goûtait peu ce

genre de conversation, s'entretenait avec mon aïeul, & parfois il essayait de faire causer sa jolie cousine. En ce temps, j'en suis convaincue, il attachait un grand prix à l'amitié & à la confiance de cette chère Irène, & il eût été heureux d'obtenir l'une & l'autre. Mais la jeune fille n'y voulait point entendre; elle recevait ses prévenances d'un air de glace, sans s'apercevoir même du chagrin qu'elle lui faisait. Ce soir-là, après avoir causé à bâtons rompus d'une foule de choses indifférentes, Étienne dit à mon aïeul :

« Vous ne m'avez point parlé encore d'un de vos voisins, dont je souhaite vivement de faire la connaissance, monsieur le baron de Tressol.

— Tressol (Jean-Charles, baron de), riche comme Crésus, fier comme Artaban, chevaleresque comme Don Quichotte, charitable comme saint Martin; le plus grand personnage du pays, le plus sage aussi, un philosophe pratique, revenu des vanités du monde, & qui ne veut point qu'on soit jeune depuis qu'il ne l'est plus, dit Albéric avec un sourire moqueur. »

Ma tante le regarda d'un air tout aimable.

« Cher bébé! » fit-elle du même ton dont elle se fût écriée : « Qu'il a d'esprit! »

Mon aïeul, reprit en s'adressant à Étienne.

« Vous avez raison de désirer de connaître le baron de Tressol; c'est un homme remarquablement bon, & qui mérite tous les éloges qu'on a pu vous faire de lui. Nous sommes en procès, mais, certes, cela ne m'empêche pas de lui rendre justice. Il est très-riche, en effet, les pauvres le savent bien.

— Et le seigneur de Condat aussi, dit Albéric.

— Avez-vous le projet de faire une visite à ce vieux baron? demanda ma tante à monsieur de Presles.

— Oui, madame; je suis lié avec un cousin de monsieur de Tressol, & j'ai promis à mon ami, qui habite la Nouvelle-Orléans, de lui donner des nouvelles de son vénérable parent... Je dis vénérable parce que j'ai cru comprendre que monsieur de Tressol n'est plus jeune depuis longtemps.

— Nous avons à peu près le même âge, répliqua mon aïeul, & nous avons aussi la même verte vieillesse. Mais, ajouta-t-il en jetant un regard sur Irène, sur Albéric & sur moi, mais j'ai une consolation que ne possède point mon bon voisin : je vis sous le même toit que mes chers petits enfants, & ils ont grandi sous mes yeux. Ce pauvre baron, au contraire, est séparé des enfants de sa fille, morte bien jeune, & son gendre habite Paris, où il vient de contracter un second mariage.

— Mais, fit observer ma tante, monsieur de Tressol n'est pourtant pas seul & abandonné; il a des amis...

— Qui le grugent, qui le grugent, interrompit Albéric.

— Petit perroquet, lui demanda monsieur Denèvre, à qui avez-vous entendu dire cela?

— Mais à tout le monde, grand-père.

— Il est vrai, reprit mon aïeul, que la calomnie poursuit avec acharnement monsieur & mademoiselle de Condat, les hôtes du baron.

— Le cousin de monsieur de Tressol ne m'a point parlé d'eux, fit observer Étienne.

— Cela s'explique facilement, répartit monsieur Denèvre, il n'y a pas plus de quatre ou cinq mois que monsieur de Condat est venu se fixer à Tressol avec sa fille.

— Ces inconnus, ajouta ma tante, sont arrivés un jour sans tambour ni trompette; ils se sont installés dans ce beau château, & celui qui les en délogerait serait bien habile. On assure qu'ils se sont emparés de l'esprit du maître du logis, & qu'ils le mènent à la baguette. Mais pourquoi cet excellent baron s'est-il emparé d'eux? Mystère! La jeune personne l'appelle son parrain. Est-ce un motif, je vous le demande, pour braver l'opinion publique? Car c'est la braver que de recevoir chez soi des gens sur le compte desquels on fait courir des bruits!...

— Ah! ma cousine, interrompit monsieur de Presles en souriant, personne, vous le savez, n'est à l'abri d'un coup de langue, & vos amis n'oseront plus vous demander l'hospitalité si vous craignez à ce point la calomnie.

— Mon cousin, répliqua-t-elle aigrement, vous vous faites le défenseur de ces étrangers, & vous ignorez ce qu'on leur reproche.

— Maman, reprit Albéric, les ouvriers de la forge disent que monsieur de Condat a une de ces figures que l'on n'aime point à apercevoir, la nuit, dans un chemin désert.

— Mais c'est affreux, ce que cet enfant répète, s'écria mon aïeul. La vérité, mon cher Étienne, c'est que l'hôte du baron paraît accablé de tristesse. Jamais le plus léger sourire ne se montre sur sa figure, un peu sombre, j'en conviens. Il ne parle à personne, il fuit toute société, il est presque toujours seul dans sa chambre, & les domestiques du château ne le voient qu'aux heures des repas. Il n'en faut pas davantage pour éveiller la calomnie. Il est nécessaire de suivre les chemins battus, quand on habite la campagne! Ici, l'on n'aime point l'originalité, quiconque se distingue par quelque bizarrerie est aussitôt jugé défavorablement, & malheur à celui qui, comme monsieur de Condat, est d'une opinion tout à fait opposée à celle de ce sage qui souhaitait que les murs de sa maison fussent de verre. Nos bons paysans ne croiront jamais que l'on s'enferme pour faire le bien; si vous cachez votre vie, ils supposeront aussitôt qu'elle est fort désagréable à voir.

— Mais, cher grand-père, reprit Albéric, monsieur de Condat sort bien quelquefois. On dit qu'il lui est arrivé de se promener dans la campagne pendant des journées entières. Il est vrai qu'il choisit les lieux les plus écartés, & s'il rencontre quelqu'un, il se détourne brusquement; si on le salue, il répond à peine, & d'un air effaré; si on le

regarde, il change de couleur, ou son visage devient menaçant.

— Sa fille lui ressemble bien, dit Irène, elle aussi ne veut voir personne, elle ne fait & ne reçoit jamais de visites.

— Tu te trompes, mon enfant, reprit monsieur Denèvre, il n'est pas une chaumière dans le voisinage que mademoiselle de Condat n'ait visitée.

— Oh ! bon papa, ce n'est point ce que je voulais dire ; je sais bien que cette demoiselle s'occupe beaucoup des pauvres, mais...

— C'est un ange de bonté, interrompit mon aïeul d'un ton ferme. Pour moi, je la considère comme la messagère de la divine Providence. Elle va s'asseoir au chevet des malades, elle instruit les petits enfants, elle distribue les aumônes de monsieur de Tressol, qui est fort généreux, elle fait le bien sans aucune ostentation. »

Tandis que l'on causait ainsi autour de moi, je rassemblais mes souvenirs, & je me rappelais avoir entrevu, deux ou trois fois, la bonne & charmante jeune fille qui faisait le sujet de l'entretien. Ces rencontres toutes fortuites avaient laissé dans mon esprit une douce impression, mais jusqu'à ce moment j'avais ignoré que cette jolie inconnue, qui me plaisait tant, fût mademoiselle de Condat. J'aimais à passer auprès d'elle, à voir sa figure pensive, son demi-sourire mélancolique, sa démarche gracieuse & son regard si doux ; je trouvais qu'elle animait & embellissait le paysage, qu'elle était l'ornement & la grâce de la vallée, mais jamais je n'avais songé à demander qui elle était. A quoi bon ? Je l'eusse reconnue entre mille, & je ne voyais point la nécessité de lui donner un nom. D'ailleurs, je n'avais pas la mémoire des noms, n'en ayant pas la curiosité. J'ignorais même ceux de nos plus proches voisins ; je reconnaissais tel fermier de madame Denèvre à son costume, tel autre à la couleur de son attelage, & tandis que ma cousine savait causer avec ces bonnes gens, je passais auprès d'eux muette & indifférente. Je m'occupais aussi peu des personnes placées sur mon chemin que de celles qui se trouvaient à cent lieues de moi. Elles ne m'intéressaient pas, nous ne parlions point la même langue ; nous avions des pensées, des aspirations, des impressions différentes, nous n'aurions pu nous comprendre, & je leur étais absolument étrangère.

— On croirait toujours que la pauvre Marie est somnambule ou qu'elle revient des antipodes, disait ma tante d'un air de pitié. Ignorante des choses les plus simples, elle regarde tout avec une mine éffarée. »

C'était bien vrai ; dès que je sortais de mon petit coin, je ressemblais à une malheureuse phalène exposée aux rayons du soleil ; tout m'était une pierre d'achoppement, un mur contre lequel j'allais me heurter. Ceci n'était que ridicule, mais il y avait dans ma sauvagerie quelque chose de plus fâcheux : en ne questionnant jamais, en cherchant moi-même l'explication, la cause & le

motif de ce qui m'avait frappée, en jugeant sur de simples inductions, je remplissais mon esprit d'idées fausses, & comme disait Albéric, je voyais le monde à l'envers.

III

Ce furent ces beaux chevaux de ma tante, dont on parlait dans toute la vallée, qui conduisirent Étienne à Tressol. Une lieue à peine séparait notre château de celui du baron, & monsieur de Presles, qui était excellent marcheur, eût préféré faire le chemin à pied, ou du moins prendre le cabriolet qu'on avait mis à sa disposition. Il trouvait, je pense, que sa situation actuelle ne lui permettait guère de jeter de la poudre aux yeux des gens. Mais madame Denèvre avait parlé avec emphase des millions de son cousin, & ne voulant point paraître désappointée, elle exigeait qu'il fit grande figure à ses dépens à elle.

« Mon cher Étienne, lui dit-elle lorsqu'il se disposa à monter en voiture, nous vous avons expliqué pour quel motif il y a procès entre monsieur de Tressol & moi. Il m'est pénible de contester avec un homme aussi estimable ; veuillez le lui dire, & lui faire entendre que, s'il consent à entrer en accommodation, il me trouvera excessivement coulante. »

M. de Presles promit de s'entremettre dans l'affaire, & s'en alla chez le baron par une après-midi claire & froide, dont j'ai gardé le souvenir. Il n'y avait pas de nuages, & pourtant le ciel n'était pas bleu, il avait à peu près la couleur de l'acier, & les pâles rayons du soleil se brisaient sur la glace sans la liquéfier.

Étienne revint à la nuit tombante ; quand il entra au salon où nous étions tous réunis, son air souriant & animé nous frappa.

« Vous êtes content, je le devine, de votre petit voyage, lui dit ma tante.

— Oui, répondit-il, je me félicite d'avoir fait la connaissance d'un homme fort distingué, & je suis heureux de pouvoir vous apprendre que le baron désire autant que vous de traiter les choses à l'amiable.

— En vérité ! s'écria madame Denèvre.

— En bonne vérité, ma cousine, & puisque vous avez bien voulu me charger de la négociation, je vous promets de la conduire avec zèle.

— Mon cher Étienne, je vous remercie mille fois ; je ne m'attendais guère à cette bonne nouvelle, car, jusqu'à présent, monsieur de Tressol s'était montré fort tenace.

— Mon cousin, demanda Albéric, avez-vous vu les hôtes du baron ?

— Mais oui, pendant quelques minutes.

— Ah ! dit ma tante, & comment les trouvez-vous ? quelle impression font-ils sur votre esprit ?

— Ma chère cousine, répondit Étienne, j'avoue

que votre question m'embarrasse. Je n'ai point assez de perspicacité pour juger les gens à première vue. Il me semble que monsieur de Condat est un homme réservé, silencieux, qui soutient quelque rude épreuve. Voilà ma conjecture, mais je n'affirme rien. Quant à mademoiselle Marthe, sa fille, c'est à peine si je puis dire que j'ai entendu le son de sa voix. Tout ce que je sais d'elle, c'est qu'elle paraît douce & sérieuse. J'ai remarqué pourtant une chose qui prouve qu'elle a une grande sensibilité : la conversation étant tombée sur la rigueur de l'hiver, & monsieur de Tressol nous ayant dépeint la détresse dans laquelle se trouve une famille du voisinage, les yeux de la jeune personne se sont remplis de larmes.

— Grand-père, interrompit Albéric toujours bouffon, voici Marie qui me dit que les crocodiles pleurent. Est-ce vrai, cher bon papa ?

— Comment, m'écriai-je stupéfait, j'ai dit?...

— Vous en êtes bien capable, répliqua sévèrement ma tante, vous avez un cœur de marbre, rien ne vous touche, rien ne vous émeut. »

Déconcertée, surprise, je n'eus pas la force de dire que je n'avais point ouvert la bouche, & monsieur de Presles, après m'avoir regardée avec étonnement, dit en ayant l'air de s'adresser à moi :

« Si je n'ai fait qu'apercevoir les hôtes du baron, celui-ci, en revanche, m'a beaucoup parlé d'eux. Il m'a fait leur éloge avec une chaleur & une conviction qui m'ont vraiment ému. »

Sur ces mots, nous nous séparâmes jusqu'à l'heure du dîner.

Ce fut à la forge que monsieur de Presles reçut la visite du baron. Ceci contraria ma tante, elle avait espéré que monsieur de Tressol viendrait au château. Mais quinze jours plus tard, Étienne, qui était retourné deux ou trois fois chez notre voisin, nous dit un beau soir :

« Grâce à Dieu, voilà le procès tombé dans l'eau; monsieur de Tressol veut bien conclure un traité qui est tout à notre avantage. — Vous aurez, ma cousine, plus que vous ne pouviez espérer, & votre adversaire viendra ici, dès demain, vous en donner lui-même l'assurance. »

— Mon cher Étienne, quel service vous m'aurez rendu ! s'écria madame Denèvre reconnaissante.

— Mademoiselle de Condat accompagnera son parrain, » ajouta monsieur de Presles.

Et pendant que ma tante & Irène faisaient un geste de surprise, il continua de son air le plus calme :

« Mademoiselle Marthe fera avec plaisir la connaissance de mes cousines, &, de leur côté, ces demoiselles... »

— Nous serons charmées, ceci va sans dire, interrompit sèchement Irène.

— Étienne a bien fait d'être poli, déclara ma tante, &, si mademoiselle de Condat vient à Vermont, nous lui rendrons sa visite. »

Le lendemain, le temps fut si mauvais que l'on ne pouvait guère s'attendre à voir arriver monsieur

de Tressol. A tout hasard cependant, notre cousin ne retourna point à la forge après le déjeuner. Il fit bien, car, malgré la rigueur du froid, le baron tint sa promesse, & je trouvai qu'il y avait, dans cet empressement de l'aimable vieillard, quelque chose de très-flateur pour nous tous.

J'étais seule chez moi quand sa voiture entra dans la cour. Je m'approchai d'une fenêtre, & je le vis descendre & donner la main à sa filleule, qui sauta légèrement à terre. Elle avait un costume sombre, & son voile, que le vent du nord rabattait sur son front, me cachait en partie sa figure. Je pus remarquer cependant que le froid avait mis de belles roses sur ses joues.

Elle prit le bras du vieillard pour le guider & le soutenir, &, avec une attention touchante, elle monta très-lentement les degrés du perron.

Je lissai mes cheveux, &, après une minute d'hésitation, je descendis vaguement émue. Quand je voulus entrer au salon, je trouvai la porte close. J'arrivais trop tard, monsieur de Tressol & la jeune fille s'installaient déjà auprès du foyer. Je m'arrêtai, interdite, dans le vestibule; j'entendis décaler des sièges, puis ce remue-ménage cessa, & la conversation s'établit. Je reconnus la voix de ma tante & celle du vieux baron. Monsieur de Presles & Irène parlèrent ensuite, & je restai là incécise, ne voyant point la possibilité d'entrer, & d'obliger ce vieillard que je connaissais à peine à se déranger pour me saluer.

Cependant je ne pouvais me résoudre à remonter; je désirais si vivement de faire la connaissance de mademoiselle Marthe! Enfin j'entendis monsieur de Tressol dire à ma tante.

« Madame, n'aurons-nous pas le plaisir de voir mademoiselle votre nièce ? »

— Vous êtes mille fois trop bon, monsieur, de songer à cette petite fille, repartit madame Denèvre. Je m'empresserais de la faire venir si je savais où la prendre. Mais en ce moment il me serait, je crois, impossible de la découvrir. C'est une véritable sauvage. Dès qu'elle a aperçu votre voiture, elle n'a point manqué d'aller se blottir dans quelque coin. Oui, monsieur le baron, la pauvre petite, qui est pétrie d'amour-propre, voudrait se cacher à tous les yeux, car elle n'ignore pas que la nature a été marâtre envers elle. »

Sans écouter davantage, je courus me réfugier dans ma chambre & je pleurai à chaudes larmes. Je ressentais une profonde irritation & un immense découragement; j'accusais ma tante, Irène, Albéric, monsieur de Presles, toute la famille de détruire mon repos & de comploter mon malheur.

Lorsque cet accès de colère fut passé, je m'aperçus que j'éprouvais un frisson violent. Le froid m'avait saisie, tandis que je me promenais dans le vestibule; comme il n'y avait plus de feu chez moi, je descendis à la salle à manger, & j'allai m'asseoir auprès de l'âtre.

Les domestiques entraient & sortaient en causant à voix basse, & sans doute ils regardaient avec

curiosité mes paupières gonflées, mes yeux rouges & mes joues pâles; mais, pensive & préoccupée comme je l'étais, je ne les voyais même pas. Le front appuyé contre le marbre de la cheminée, & les yeux fixés sur la flamme brillante, je demeurai longtemps immobile & plongée dans une véritable tristesse. Enfin j'entendis ouvrir des portes & le roulement d'une voiture sur le pavé de la cour; puis la voix éclatante de madame Denèvre qui disait, en s'adressant tantôt à sa famille, tantôt à ses gens, tantôt à elle-même.

« Fermez les portes, allumez du feu dans les appartements, ne laissez point éteindre celui de la salle à manger; il fait un froid de loup, le vieux baron va gagner un rhume, j'en jurerais; que le bon Dieu le bénisse d'être venu par un temps pareil! — Mon cher Étienne, vous aviez raison, mademoiselle de Condat est fort intéressante; à défaut de beauté, elle a de la grâce & de la distinction; mais, par exemple, si vous n'avez pas remarqué la nuance de ses cheveux, regardez la quenouille de nos paysannes; c'est exactement la même chose: filasse & filasse. Je crois aussi qu'elle louche. Ceci vous fait rire, mon cousin? Alors admettons qu'elle ne louche pas & qu'elle a simplement un tic dans les yeux. Albéric, cher baby, je ne vous permettrai point de patiner ce soir; non mon fils, il faut rentrer au salon. »

Toute la famille accompagna le cher baby au salon, excepté monsieur de Presles qui vint fumer dans la salle à manger.

En m'apercevant, il fit un mouvement de surprise, jeta son cigare dans le foyer, & me dit d'une voix grave:

« Mademoiselle Marie, si vous voulez me permettre de vous parler avec franchise, je vous ferai observer que vous n'avez pas été aimable aujourd'hui.

— Aujourd'hui seulement? répondis-je. On voit bien, monsieur, que vous ne me connaissez point encore. »

Irritée, nerveuse comme je l'étais, je mis beaucoup d'amertume dans cette réponse, que nos gens entendirent aussi bien que monsieur de Presles. Celui-ci me regarda, &, après un instant d'hésitation, il s'assit à l'autre coin du foyer.

« Je regrette, dit-il, d'avoir engagé mademoiselle de Condat à vous faire cette visite. Je pensais qu'il vous serait agréable de former quelques relations avec une personne aussi charmante que vertueuse; certes, je me suis bien trompé. »

J'éclatai de rire.

« Si je vous comprends bien, monsieur, lui dis-je ironiquement, c'est dans le but de m'être agréable que vous avez invité cette jeune fille à venir à Vermont.

— Oui, dit-il, positivement! »

Je ris de nouveau & toujours avec la même ironie; j'étais convaincue qu'il ne parlait point sérieusement, mais lui reprit sans s'émouvoir.

« Pourquoi vous êtes-vous enfuie dès que vous

avez aperçu la voiture de monsieur de Tressol

— Je ne me suis pas enfuie.

— Cependant votre tante assure...

— Oh! m'écriai-je, si vous considérez comme parole d'évangile tout ce que dit ma tante!... »

Surpris & choqué, il me regarda de nouveau, & dit avec un flegme qu'à cette heure je trouvais bien impatientant.

« Comment peut-il entrer tant d'amertume dans un aussi jeune cœur? Un tel sentiment n'est point de votre âge.

— Et! monsieur, que savez-vous de mon âge? Je ne suis plus une enfant, permettez-moi de vous le dire, j'ai seize ans le mois prochain.

— Seize ans! répéta-t-il très-surpris; je vous croyais beaucoup plus jeune. »

Que cette réponse me fit de peine! Lui aussi ne me considérait point comme une personne raisonnable, & cependant je n'avais pas la taille d'une petite fille, j'étais presque aussi grande que ma cousine Irène.

Il continua, mais sur le ton de la plaisanterie:

« Mademoiselle, ne regrettez pas de m'avoir appris votre âge; cette confidence vous sauvera peut-être d'un grand péril. Figurez-vous que, ne voyant ici ni institutrice ni professeurs, & vous croyant encore fort jeune, j'allais conseiller bonnement à madame Denèvre de vous faire entrer dans quelque pensionnat. »

Un pensionnat, juste ciel! Pouvait-il me dire plus clairement quelle opinion il avait de moi?

« Je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien me porter, répondis-je en cherchant à contenir mon émotion; mais sachez, monsieur, que mon éducation est terminée, du moins autant qu'elle peut l'être. Ni professeurs, ni institutrice, ni pensionnat, ne me donneraient l'intelligence que le bon Dieu m'a refusée, & c'est ce que je me dis, pour me consoler, quand on cherche à me faire rougir de mon ignorance. — A l'impossible nul n'est tenu.

— Joli système, murmura-t-il.

— Vous me blâmez, monsieur?

— Non, mademoiselle, je vous plains.

— Mais je ne veux pas être plainte, je déteste d'exciter la pitié; oui, presque autant que d'être tournée en ridicule.

— Puisque vous repoussez toute sympathie, fit Étienne d'une voix grave, il ne me reste qu'à vous prier d'agréer mes excuses. A l'avenir, je ne m'ingérerai plus dans des choses qui ne me regardent point du tout, et, je le répète, je regrette d'avoir engagé mademoiselle de Condat à venir à Vermont; mais j'étais si convaincu que vous voudriez bien la recevoir!

— Moi, monsieur? certainement, j'eusse été heureuse... Ne comprenez-vous pas que c'est ma tante?

— Qui vous a empêchée de descendre?

— Non, mais qui a dit lorsque j'étais à la porte du salon...

— Tu nous écoutais ? fit Albéric en entrant brusquement. C'est joli ; je le dirai à ma mère, tu peux en être sûre. »

N'étant pas d'humeur à discuter avec mon jeune cousin, je me levai pour aller rejoindre madame Denèvre.

« Rendez-vous à mademoiselle de Condat la visite qu'elle vous a faite ? me dit Étienne.

— Ah ! c'est vrai, m'écriai-je, nous devons lui rendre sa visite. Je n'y songeais pas. Oui, certes, quoi qu'il arrive, j'irai à Tressol. »

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

L'APPEL DES CONDAMNÉS

IL est tout entier, ce sinistre appel, dans ces vers d'André Chénier, les derniers qu'écrivit sa plume, les derniers que lui ait dictés sa muse, si élégante aux jours heureux, si fière au pied de l'échafaud :

Peut-être, avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore & vigilant ;
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

Il est là, le noir recruteur ! & le poète s'y trouve aussi ; son nom va retentir, pendant qu'il rêve & qu'il touche son front en disant : *J'avais quelque chose là !*

Le tableau de monsieur Müller représente la prison de Saint-Lazare : — le vieux prieuré où saint Vincent de Paul accomplit tant de bonnes œuvres. — On voit une salle basse, des piliers trapus, des voûtes enfumées, des murs couleur de suie, quelques réverbères jetant, en plein jour de juillet, une lueur rouge & lugubre, & dans cet affreux souterrain, les victimes innocentes, les vieillards, les jeunes filles, les nobles dames, les soldats, attendant qu'on les appelle pour l'échafaud &, au dehors, les tricoteuses & les sans-culottes attendant aussi, eux, la fête journalière que le tribunal révolutionnaire leur fournit.

Les lourds chariots ébranlent la rue, ils vont prendre leur charge, & partir pour la place de la Révolution. Le messager de mort appelle d'une voix impassible. Parmi les condamnés, les uns connaissent leur sort, les autres le pressentent. Au premier rang, assise, le chapelet dans ses mains, on voit madame Colbert de Maulevrier,

octogénaire ! Quelle tranquillité religieuse sur ce noble visage : elle prie & attend. La princesse de Périgord, que désigne le doigt d'un jacobin, apparaît épouvantée ; il y a une vérité terrible dans cet œil hagard, dans ce front pâli par l'approche du supplice. Quelle pensée sévère sur la figure de l'officier, assis, le front dans ses mains ! les maux & les hontes de la patrie l'absorbent & lui font oublier le glaive suspendu sur sa tête. Qui est-il ? est-ce Custine ?

Ce Custine qu'en vain protégerait la victoire !

Et l'homme condamné, qu'un soudard entraîne, qu'une jeune fille retient de ses faibles bras, est-ce Lavoisier ? est-ce le financier Assaune ? est-ce Roucher, le poète, le plus aimé des mariés & des pères ? Cette femme, à genoux, qui supplie & qui supplie en vain, est-ce la fille de Cazotte ou celle de Sombreuil ? Ce n'était pas pour eux-mêmes que les condamnés imploraient la clémence de leurs ennemis, & le seul reproche qu'on pourrait faire à ce tableau, c'est de n'avoir pas reproduit fidèlement le noble courage des victimes ; le peintre, s'inspirant de ses propres sentiments, les a trop émus sur leur sort. A part cette critique, rien n'est plus beau que ces groupes divers, ces femmes charmantes, belles & touchantes, contrastant avec les faces hideuses des gardes & des guichetiers, &, au centre de la toile, Chénier, pensif, serrant sa plume, *son cher trésor*, & plongeant son regard plus loin que l'échafaud, plus loin que la tombe, invoquant le jugement infaillible de la postérité.

Ah ! il est venu ! vous êtes connus & vous êtes jugés, victimes & bourreaux ! Justice vous est rendue, à vous, roi pur des fautes & des erreurs de vos ancêtres ; à vous, reine chaste & fière ; à vous,

Nobles insoucians & généreux, à vous prêtres si fideles aux plus saintes lois; à vous, soldats de l'antique monarchie, toujours dévoués à la patrie & à l'honneur; à vous, pauvres ouvriers, obscurs laboureurs, fermiers & marchands dénoncés par des voisins jaloux & cupides, ombres dignes de pitié, mémoires dignes d'admiration: la postérité vous a pleurés, & vous avez emmené au cercueil la liberté & la gloire de la France.

Comment fut faite la Terreur? par la fatale condescendance du parti républicain envers les affreuses bandes qui avaient servi, d'abord à ébranler le trône, puis à le renverser. Toute nation porte en son sein des monstres, qu'en des temps ordinaires, elle peut & doit contenir; ces bêtes féroces, ces sauvages, lancés par la Montagne & par la Gironde aussi, hélas! à l'assaut de la monarchie, ne rentrèrent pas dans leurs tanières le lendemain du 10 août; la rue, les clubs, la Commune de Paris leur appartinrent, l'ignorance & les passions populaires les secondèrent. La famille royale périt, les Girondins périrent, & pendant quatorze mois la Terreur régna sur Paris & sur la France, ainsi que l'a dit éloquemment madame de Staël :

« Il semble qu'on descende, comme le Dante, de » cercle en cercle, toujours plus bas dans les » enfers. A l'acharnement contre les nobles & les » prêtres, on voit succéder l'irritation contre les » propriétaires, puis contre les talents, contre la » beauté même, enfin contre tout ce qui pouvait » rester de grand & de généreux dans la nature » humaine... Et il était si facile d'être considéré » par les jacobins comme faisant partie de l'aristo- » cratie proscrire, que la moitié des habitants de » la France encourait le soupçon qui suffisait pour » conduire à la mort (1). »

Et, de nos jours, Paris a revu la Terreur! Paris a vécu, deux mois passés, morne & courbé sous la

plus vile tyrannie; son maître n'était plus Robespierre ou Danton ou Saint-Just, c'était l'ignoble Marat, inspirant de ses passions haineuses & sordides un Delécluse, un Pyat, un Raoul Rigault, & faisant marcher à leur voix des hommes ivres de vin & de cupidité. La corruption de ce malheureux peuple, gangrené par quatre-vingts ans de révolutions politiques & d'indifférence religieuse, est effrayante; il fallait à ceux qui massacraient les otages plus que le supplice, il leur fallait les raffinements de la mort; ils incendiaient les Tuileries, non pour se défendre, mais pour se venger de ne pouvoir commander dans ces murs splendides; ils s'admiraient dans les ruines amoncelées par eux. — Quelle puissance! semblaient-ils se dire; Paris brûlé par les Parisiens, quelle œuvre! Chez aucun d'eux, ni chez les fusillés, ni chez les prisonniers, ni aux ambulances, ni aux pontons, on ne retrouve la parole de Danton: — Je demande pardon à Dieu & aux hommes! — Le repentir ne germe plus dans ces cœurs desséchés par la négation cynique de Dieu; pauvres cœurs, semblables à ces ossements arides auxquels, seul, le souffle de Dieu pourrait rendre la vie!

Le tableau de monsieur Müller a paru deux années après la révolution de 1848; il a cru, en peignant d'un pinceau ému cette scène terrible, donner à la génération présente un enseignement grave; le public a passé, le bourgeois de Paris a continué à faire ses petites révolutions, & une seconde Commune, plus vile que la première, a inscrit son nom avec du sang & du feu, sur les murs désolés de la capitale de la France. Que faut-il donc à ce peuple pour l'éclairer & le sauver? Il lui faudrait Dieu. Et désormais les âmes innocentes & justes ne peuvent que prier & répéter: *Convertissez-vous, ô vous qui êtes notre Sauveur!* Les sauveurs humains sont usés, les remèdes humains sans effet, Dieu seul peut nous guérir, & ce miracle, la prière seule peut l'obtenir!

M. B.

(1) *Considérations sur la Révolution Française.*

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RIZ DE VEAU A LA RICHELIEU

Piquez fin les ris de veau; faites-les blanchir, & après sautez-les dans le beurre. Hachez des champignons & une grosse truffe, faites-les cuire dans du beurre manié de farine, mêlez avec le jus des ris de veau & ajoutez un jus de citron.

SALADE SUÉDOISE

Coupez en dés un hareng mariné & des tranches de bœuf rôti. Ajoutez pommes de terre cuites à l'eau, betteraves cuites sous la cendre, quelques tranches de pommes, des anchois dessalés, deux œufs durs, du cerfeuil haché, des cornichons coupés, & assaisonnez fortement comme une salade ordinaire.

LE PROGRÈS



Ouvrons ces mers ! perçons cet isthme !
Bordons ce désert de palais ;
Les peuples que le fanatisme
Tient sous le joug, délivrons-les !
Mais délivrons d'abord nos âmes !
S'il est là-bas des dieux infâmes
Dont on adore les autels,
Nous avons aussi nos idoles ;
Les dieux moqueurs, les dieux frivoles,
Les dieux impurs, les dieux cruels !

Renversons-les ! n'ayons de temple
Que pour le Maître juste & doux,
Et portons surtout nos exemples
Aux peuples rapprochés par nous.
Sur chaque monde où l'on aborde,
Chantons l'hymne de la concorde,
De la justice, de la foi,
Et sur ces chemins magnifiques
Faits pour les luttes pacifiques,
Mortel ! que Dieu passe avant toi !

HENRI DE BORNIER.



REVUE MUSICALE



AIDA, opéra de Verdi, représenté pour la première fois au théâtre du Caire.

Un souvenir d'Horace Vernet.

Nous avons dit & nous le répétons : l'art ne peut se produire que dans un milieu paisible ; il ne crée que par les temps de calme & de sécurité ; il ne s'inspire que de ce qui est beau et grand. S'il se jette parfois dans la mêlée des crises, ce n'est pas pour y

vivre, c'est pour y passer. Aussi les œuvres de longue haleine sont-elles nulles en ce moment ; c'est ce qui explique la pauvreté de notre bagage musical. Les vaudevilles-bouffes, les opérettes ne manquent pas, il est vrai ; mais à de très-rare exceptions, ces compositions légères ne méritent pas

la peine qu'on se donne à en parler. Ce sont pour la plupart des facéties immorales, des épisodes qu'il est impossible de raconter, ornés de petits motifs dont la valeur n'a aucune portée.

Une dépêche arrivée du Caire donne quelques détails du plus haut intérêt, sur un nouvel opéra de Verdi, représenté dans cette ville & dont le titre est *Aïda*.

Le Figaro imprime une lettre qui donne l'idée de la première représentation; nous croyons intéresser les amateurs de vraie musique en la reproduisant. « Hier samedi, on donnait en grande cérémonie au théâtre du Caire, le dernier opéra de Verdi : *Aïda*, dédié au vice-roi d'Égypte.

« Ce gigantesque ouvrage, qui a coûté plus de 300,000 francs pour être monté, a été accueilli avec un immense enthousiasme par la population. Les soins exceptionnels apportés aux décors ont contribué à ce grand succès, mais aussi comment ne pas réussir, avec le concours d'hommes tels que Mariette-Bey qui y ont apporté leur travail, en même temps que leur savoir archéologique ?

« Au lever du rideau, on voit la plaine d'Égypte, le Nil et les Pyramides; les jardins d'un palais présent, sur le premier plan, une richesse de végétation qui rappelle tout à fait les parterres de Choubrah. C'est dans ce premier tableau que l'on voit apparaître la fille de Pharaon, ainsi que Rhadamès, capitaine des gardes. Leur costume est trait pour trait la copie des peintures anciennes; *Aïda* la prisonnière, fille d'Amonastro, roi d'Éthiopie, arrive sur la scène & l'intrigue dramatique se noue.

« Rassurez-vous, je n'ai pas la prétention de vous la raconter, sachez seulement que cette intrigue remonte au temps des hiéroglyphes, & que l'on voit défiler sur la scène une armée qui semble être sortie de quelque caveau funéraire.

« L'illusion est complète. Archers, lanciers, fantassins sont tels qu'ils se seraient présentés il y a quatre mille ans, & le cachet local est si admirablement conservé que, jusque dans les plus humbles détails, on ne saurait trouver le moindre anachronisme. La marche militaire & la fanfare sont de vrais chefs-d'œuvre qui s'harmonisent admirablement avec la mise en scène.

« Après le défilé des troupes, vient celui des prisonniers qui sont habillés en esclaves & ont les chaînes aux mains, ce sont des Éthiopiens; ici encore la fidélité historique a été scrupuleusement observée.

« Le dénouement est tragique. Le héros de la pièce, Rhadamès, est condamné à mort comme traître à la patrie, pour avoir sauvé un prisonnier : on l'enterre vivant dans un caveau.

« Au dernier acte, la grande dalle qui forme le tombeau s'entr'ouvre. Rhadamès se lève, & trouve étendue sur le sol, près de la pierre funéraire, *Aïda*, la fille du prisonnier qu'il a sauvé, & qui veut mourir avec lui.

« Comme on en jugera par cet aperçu, la pièce ne manque pas de situations dramatiques.

« Au point de vue musical, on a beaucoup remarqué le chœur des prêtresses, dans lequel Verdi a cherché à imiter le genre de la musique orientale. Cette intention est peut-être trop sentie & peut-être affectée, autant du moins qu'on en peut juger par une première audition.

« Le chœur du commencement du deuxième acte peut se placer à côté des plus belles productions du maestro. J'en dis autant du récitatif qui termine le même acte & qui a été accueilli par des tonnerres d'applaudissements.

« Il y a dans le jugement quelques longueurs, qui rappellent la partie analogue du drame lyrique de *Lucrece Borgia*. Peut-être aussi se trouve-t-il quelques réminiscences du *Trovatore*, disséminées pendant l'action; mais la seule critique sérieuse porte sur le dernier acte, où la scène est partagée en deux. Sur la partie supérieure on entend la cérémonie funèbre de l'exécution, & au-dessous le duo d'*Aïda* & de Rhadamès. Ce contraste a paru exagéré.

« Somme toute, Verdi va enregistrer un succès de plus, dont le public italien appréciera la valeur, car cet opéra sera donné prochainement à Milan. Je souhaite, mais à vrai dire sans l'espérer beaucoup, que l'impresario de la Scala ait à sa disposition un metteur en scène aussi habile & surtout aussi érudit dans les antiquités égyptiennes que Mariette-Bey. »

Ainsi se termine la lettre reproduite par *le Figaro*. Nous y ajouterons quelques réflexions à propos du maître italien.

Certes, Verdi n'eût pas fait représenter au Caire une œuvre de cette importance si la France eût été tranquille. Verdi aime Paris; Verdi, nous le savons, se proposait de faire le voyage d'Égypte pour s'initier aux mœurs, aux physionomies, aux costumes historiques de ce pays. Mais son but n'était pas d'y offrir sa pièce au très-petit nombre de marchands européens & d'Anglais cosmopolites qui y stationnent momentanément. Il faut à l'auteur du *Trovatore* & de la *Traviata* un public plus choisi & meilleur juge en matière artistique.

Verdi est une nature austère, presque sauvage. Il n'admet la foule que lorsqu'il se sent au milieu d'elle compris & apprécié. C'est ce qui explique cette originalité, ces hardiesses, cet amour des contrastes qu'on remarque dans ses œuvres & qui ont toujours été si vivement admirés & acclamés dans notre pauvre Paris. Avec des amis on est soi, on se livre à sa fantaisie, on s'abandonne à sa fougue, on se laisse aller à ses caprices. Verdi est l'homme des émancipations. Il invente des formes nouvelles, il imagine des détails inconnus, & quoi qu'il invente, quoi qu'il fasse, il trouve en France des admirateurs passionnés.

Son rêve est de tenir haut le drapeau de la musique italienne; mais comme il connaît le pro-

verbe : nul n'est prophète en son pays, il aime à se faire juger sur les théâtres étrangers.

On se fait difficilement l'idée du soin extraordinaire que Verdi apporte à ses compositions. Il commence par s'emparer d'un sujet, par le commenter, par s'en rendre maître; il le grave dans sa tête de manière à s'identifier pour ainsi dire avec le drame et les personnages de l'action; il en étudie les caractères, les passions, les manières, les costumes. De là cette unité dans l'ensemble qu'on rencontre rarement chez les plus illustres compositeurs. Ce qu'il recherche avec le plus de soin, ce qu'il trouve avec le plus de bonheur, c'est l'effet des contrastes. Plus la difficulté est grande, plus complètement il en triomphe, & cette difficulté, il se plaît à la créer lui-même, là où tout autre tâcherait de l'éviter. Voyez, pour ne citer qu'un ou deux exemples, le quatuor de *Rigoletto*. D'un côté c'est l'éclat de rire de la courtisane, de l'autre les sanglots de la femme trahie. Voyez *la Traviata*. Pendant que la pauvre Violetta gémit dans l'angoisse & voit, heure à heure, s'éteindre sa jeune existence, on entend du dehors les bachanales de la mascarade. Ceux qui applaudissent à la fringante barcarole des *Vêpres Siciliennes*, frissonnent au massacre des oppresseurs de leur pays; toutes les œuvres de Verdi sont empreintes de cette disposition de son esprit. Il paraît que l'ouvrage nouveau du maître se ressent de ses

goûts, & nous ne désespérons pas d'avoir, par un temps plus propice au développement des arts, la bonne fortune de l'entendre.

Verdi, malgré le soin minutieux qu'il apporte à son travail, jette ses idées en une seconde, n'importe où il se trouve, & ce sont toujours les meilleures. Par exemple, c'est sur une table d'auberge, en descendant de voiture, qu'il a écrit ce diamant : le *Miserere* du *Trovatore*. Mais il faut ajouter que ces idées sont en germe depuis longtemps dans son cerveau, & qu'il lui arrive parfois de les promener dix ans par le monde, avant de les faire éclore sur le papier.

Ceci nous rappelle un trait de la vie d'Horace Vernet. Un Anglais demanda un jour à notre peintre national, une page d'album, ne fût-ce qu'un simple contour. Fatigué par les obsessions de l'opiniâtre insulaire, Horace prit le livre, & d'une main ferme & rapide, traça sur une page blanche le dessin d'un cheval, puis il le passa à l'Anglais, qui fut ravi & demanda ce qu'il devait au peintre. — Vingt-cinq guinées, répondit Horace Vernet. — Comment! s'écria l'Anglais étonné, vingt-cinq guinées pour cinq minutes de travail? — Vous vous trompez, répondit froidement l'artiste, il y a dix ans que je travaille à ce cheval, seulement l'album était enfermé dans mon cerveau.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Tu m'as témoigné le désir, chère & indiscreète Jeannette, de savoir ce que pouvait contenir le livre de dépenses de madame R...

Je reprends donc, avec l'assentiment de cette obligeante amie, notre conversation de l'autre fois, à l'endroit où elle en était restée.

D'abord, voici comment était disposé le livre de madame R... Chacune des pages se divisait, dans sa hauteur, en un certain nombre de colonnes.

La première contenait le jour de la semaine, la seconde la date du mois, la troisième les sommes reçues, — sommes qui se bornaient au mince traitement de monsieur R... & à la toute petite

rente de la dot de sa jeune femme... Venaient ensuite les colonnes où s'inscrivaient les dépenses: la colonne du *loyer* d'abord; loyer bien modeste, même dans notre petit pays perdu!

Puis celle des *impôts*, lourdement surchargée, cette année, par l'occupation prussienne & ses conséquences.

Puis celle du *chauffage*. Chez madame R*** on ne se chauffe guère qu'au charbon de terre, au coke & à la tourbe, abondante dans nos pays & excessivement bon marché. Notre amie préférerait de beaucoup, à ce mode de chauffage, les feux de bois, bien plus sains, bien plus gais, mais beaucoup plus chers aussi, dans ces contrées surtout où il n'y a pas de forêts.

Par économie, elle s'en prive donc; toutefois, comme ce n'est pas sans quelques regrets, je lui conseillais de brûler, à notre exemple, du coke, du charbon et du bois mélangés dans une grande coquille de fonte, ce qui lui donnerait un feu pas beaucoup plus coûteux & bien plus agréable; car le coke seul exige des soins continuels & est triste pour les yeux, de même que le charbon... Mêlé au charbon qui l'empêche de s'éteindre & renvoie beaucoup plus de chaleur, & au bois qui, même en très-petite quantité, l'égaie de joyeuses flammes, il devient un chauffage très-acceptable & économique.

— J'essaierai, me dit madame R***. Seulement, dites-moi quel est le bois que vous choisissez pour ces grosses bûches que vous mettez au fond de votre cheminée, derrière la coquille, & qui durent si longtemps?

— C'est tout simplement un volumineux morceau de bois de chêne, bien entouré de cendres. Le chêne est le bois qui brûle le moins vite. C'est pour cela que je le mets comme bûche économique; il soutient le reste de l'édifice, sans se consumer lui-même. — L'orme ne brûle pas trop rapidement non plus, & il a l'avantage de ne pas noircir comme le chêne. D'ordinaire, pour égayer le noir de ma bûche de chêne, je place devant des morceaux fendus ou des *ron dins* de bois de charme & de bois de hêtre. Ils donnent une belle flamme & s'allument vite. Quant aux autres bois blancs, ils tombent trop promptement en cendres pour être conseillés. Il faut aussi faire bien attention à ce que le bois qu'on achète ne soit pas mouillé, car alors il donne moins de chaleur; ou *passé*, dans ce cas, il brûle comme des allumettes, sans la moindre durée.

— Merci mille fois pour tous ces renseignements. Un autre hiver, si mes finances me le permettent, j'aurai aussi des feux de bois. En attendant, j'essaierai de votre *coquille panachée*, & je continuerai à brûler ma modeste tourbe.

— La tourbe! voilà un chauffage que je déteste! Il n'est pas cher, mais quelle odeur il laisse dans les appartements!

— Aussi fait-on maintenant de la tourbe carbonisée, appelée, je crois, tourbière, de même que

l'on fait de la houille carbonisée ou coke. Et cette tourbe ou tourbière, qui est aussi très-économique à employer, n'a plus qu'une odeur fort supportable. Elle dure un temps infini dans les fourneaux pour la cuisine, entre autres avantages.

— J'ignorais ce détail & j'enveloppais dans la même proscription tourbe & tourbière. A mon tour, j'en essaierai. »

Madame R*** me ramena à nos moutons c'est-à-dire à son livre de comptes.

« Nous en étions à l'*éclairage*. Qu'est-ce que vous brûlez, me demanda-t-elle, pour aller & venir, le soir?

— Des chandelles à la cuisine, des bougies dans les appartements, puis, pour nous éclairer dans la salle à manger, où nous nous tenons le soir, une petite lampe modérateur de moyen calibre, dans laquelle je mets de l'huile épurée de la meilleure qualité que je puis trouver, afin qu'elle ne fume pas, ce qui est détestable & donne d'affreux maux de tête.

— Moi, je me sers pour circuler dans la maison, d'une petite lampe en cuivre avec anneau, pas plus haute qu'un bougeoir & brûlant à l'aide d'une mèche *imprégnée* & non *baignée*, remarquez bien, d'essence minérale. C'est ce qu'on appelle, je pense, le gaz *Millé*. Cela est sans aucun danger, & donne une lumière très-suffisante. De plus, c'est extrêmement peu coûteux. Pour nous éclairer personnellement, nous nous servons, non d'une petite lampe de cuivre au gaz, mais d'une jolie lampe de porcelaine, dans laquelle nous versons du *naphte* (essence d'huile minérale) qui nous donne une clarté très-belle & pas d'odeur, si ce n'est pendant quelques secondes au moment où on l'allume. Mais en voilà assez sur ce chapitre. Passons à la colonne du *blanchissage* peu surchargée, puisqu'ainsi que je vous l'ai dit plus haut, on lave et repasse tout ou presque tout à la maison.

La colonne de *notre entretien*, qui vient ensuite, est très-modeste. Mon mari est fort soigneux; je n'achète pour moi que peu de chose, & lorsqu'il m'est absolument impossible d'agir autrement; de plus, je fais moi-même presque tous mes effets, & ceux de Bébé, à qui je crée des atours splendides avec mes vieilles robes & les vieux habits de son papa.

— Chère madame R***... que je vous admire!

— Vous avez raison, répondit-elle gaiement: j'ai un admirable talent pour la confection du *vieux neuf*!

— A propos de *vieux neuf*, ne connaissiez-vous pas une recette très-bonne, très-simple & très-économique pour nettoyer les soieries noires & les rubans de même couleur?

— Justement j'en ai une excellente & des plus faciles. Mais comment pouvez-vous me la demander? Si ma mémoire est fidèle, c'est dans les *Renseignements et Conseils du Journal des Demeiselles* que je l'ai puisée.

— En vérité ? Eh bien ! répétez-la quand même. Si elle est bonne, il n'y a pas d'inconvénient à la redonner, & il est probable que plus d'une de nos amies (excusez-moi, mesdemoiselles) sera comme moi assez étourdie pour ne pas s'en souvenir.

— Alors voici en quoi elle consiste : vous mêlez dans un bol de moyenne grandeur du thé léger, une cuillerée de vinaigre & un peu de sucre-candi — très-peu, afin que la robe ou les rubans n'aient pas trop d'appât. — Vous étendez vos morceaux de soie les uns après les autres sur une planche, &, avec une éponge fine, vous imprégnez chacun des morceaux de cette composition. Vous essayez ensuite légèrement, vous posez les morceaux les uns sur les autres, & quand ils sont un peu secs, vous les repassez à l'envers avec un fer glissant bien. Pour faire glisser les fers, on les frotte, comme vous savez, d'un peu de bougie, & on les essuie soigneusement, de peur de tacher l'étoffe, qui se trouve ainsi presque remise à neuf.

— Je vous suis très-obligée, chère amie.

— Pour en revenir à notre livre de comptes, interrompit madame R**, nous voici à la colonne des domestiques, colonne ruineuse dans certains ménages, mais bien peu coûteuse chez nous, puisque nous n'avons qu'une femme de ménage pour les gros lavages, nettoiyages, etc.

Celle de l'entretien du mobilier n'est guère plus grosse. Nous n'achetons que rarement du nouveau, car mon mari raccommode très-habilement ce qui se casse, nos moyens ne nous permettant pas de renouveler grand-chose au gré de notre fantaisie, & moi, je ne suis pas non plus trop maladroite pour repriser, sans qu'il y paraisse, ce qui s'use & pour recouvrir de housses ce qui est irréparable.

La colonne de la cave vient après. Nous buvons de la bière ou du vin très-ordinaire habituellement; du cidre aussi, les années favorables — on le fait excellent dans ce pays, — une sorte de tisane de champagne que nous aimons beaucoup.

Enfin, quand les cerises & le cassis sont abondants ou les oranges à bon marché, je me donne le luxe de confectionner quelques liqueurs de ménage.

Quant à la colonne des plaisirs, elle se borne aux modiques frais d'un voyage, deux fois l'an, chez ma belle-mère qui habite une ville voisine ; à une visite à la ménagerie, au théâtre des marionnettes ou à celui des chiens savants, pendant la foire de notre petite ville, pour le plus grand bonheur de notre cher bébé; enfin à l'achat de quelques journaux & de quelques livres pour mon seigneur & maître & à mon abonnement à l'édition chamois du *Journal des Demoiselles*.

Il en est de même de la colonne de la santé. Des bains, peu de pharmacie & pas beaucoup plus de visites de médecin. Le bon Dieu, qui pourvoit à tout, nous a gratifiés d'une excellente santé &

m'a heureusement douée comme infirmière ; si bien que le docteur peut n'être appelé chez nous que dans les cas graves, ce qui, grâce au ciel, ne se présente pas souvent. — Notre interminable colonne, notre ver rongeur, c'est la colonne de la *nourriture*.

Quel malheur qu'on ne puisse vivre sans manger ! quels embarras de moins & quelle économie ! Nous sommes cependant très très-modestes, & je remplace plus d'une fois le gigot de mouton par l'épaule, qui coûte moins cher, & le filet de bœuf par le faux filet. Quant à la volaille et au gibier, je n'en achète que lorsqu'il y en a en grande abondance au marché, & les primeurs n'ont jamais l'honneur de figurer sur notre humble table. Nous préférons orgueilleusement les légumes & les fruits en leur saison & tels que le bon Dieu les fait mûrir. Eh bien ! malgré toutes ces... (faut-il dire *abstentions* ou *abstinences* ?) je vous assure que notre petit ordinaire est encore très-présentable & que, bien servis, (ce à quoi je tiens essentiellement !) nos deux plats de chaque jour ont une mine fort appétissante.

— Je sais, ma chère amie, que vous êtes une habile cuisinière &...

— Habile, non ; ingénieuse, oui. — A force de me creuser l'esprit dans le but d'empêcher les miens de trop s'apercevoir des privations que je suis forcée de leur imposer, j'arrive parfois à des résultats inespérés, tels, par exemple, certains dimanches ou jours de fête, qu'un plat sucré peu coûteux ou de bons petits gâteaux bien dorés qui rendent Bébé joyeux, jusqu'au moment où il ne lui en reste plus à manger... Le cher enfant prétend que s'il était grand et... marié ! il ne laisserait sa femme lui servir que des friandises et supprimerait complètement, chez lui, la viande & surtout la soupe !... En parlant de soupe, et la mienne que j'oublie de mettre au feu?... Elle ne sera jamais prête pour six heures ! Voilà l'inconvénient d'être maîtresse de maison, bavarde et cuisinière !...

— Je m'en vais, je m'en vais tout de suite, chère madame R**, mais je reviendrai une autre fois vous demander comment vous organiseriez votre livre de comptes si... (ici je m'arrêtai en hésitant un peu) si... vous étiez riche ! achevai-je enfin.

— En vérité, je ne sais pas trop, répondit l'aimable femme en riant. La richesse & moi, nous ne nous connaissons guère, mais enfin, avec votre aide, en réfléchissant un peu, espérons que nous arriverons quand même, à découvrir ce qu'il serait bon & sage de faire si jamais nous nous trouvions en pareil cas.

— Oui, oui c'est cela !... Au revoir donc et à bientôt !

A bientôt aussi, ma chère Jeannette.

Ta dévouée

FLORENCE.

MODES

A mesure que la saison avance, les chapeaux s'élèvent : nœuds, plumes, oiseaux, aigrettes, tout se pose en hauteur sur la calotte & fait un peu échafaudage. Mais il faut éviter l'exagération & rester dans des limites raisonnables.

Les chapeaux ronds & ceux dits *fermés* diffèrent fort peu entre eux. Les derniers ont des brides en faille ou en dentelle ; on les attache sous le menton ou par derrière, en dessous du chignon. Les nœuds placés sur les chapeaux ont ordinairement de très-longs pans tombant jusqu'à la taille.

Les chapeaux noirs sont toujours en grande majorité ; on commence à en voir en tulle.

La forme Marie-Antoinette est la plus jolie & tout à fait en dehors des exagérations. — Avec tous ces chapeaux, le voile est indispensable ; il y a la forme fichu, dont les bouts se croisent par derrière ; puis le voile carré, qui se pose par-dessus le chapeau. Mais quand celui-ci est neuf, la forme fichu est bien préférable. Le voile en tulle, à pois de chenille, est le plus seyant.

Les coiffures pour le soir suivront la pente des chapeaux. Les nœuds se placeront très-haut avec les coques en l'air. Une aigrette sortira d'une touffe de fleurs. Les femmes d'un certain âge porteront les plumes un peu en panache.

Pour les jeunes filles, toujours le moins d'ornements possible, surtout quand elles ont de beaux cheveux.

On fait toujours les chignons tombant sur le cou ; au-dessus de la tête on élève beaucoup la coiffure avec des nattes, des boucles ou des rouleaux.

Parmi toutes les choses créées pour nous tenter pendant les jours consacrés aux étrennes, j'ai admiré quantité de belles ceintures : en tissu algérien, de couleurs très-brillantes & très-variées, depuis 21 francs. C'est fort élégant sur un costume noir. Les nœuds de cou sont assortis.

Il y en a d'autres en crêpe de Chine de nuances merveilleuses ; celles-ci sont en biais, très-larges & garnies de magnifiques effilés. Elles vont fort bien sur le velours.

Si les réceptions dansantes sont rares cet hiver, en revanche on parle beaucoup de concerts. Pour ces sortes de réunions & pour le théâtre, j'ai remarqué & admiré un certain genre de paletots & de burnous assez originaux & amusants à broder soi-même.

Les burnous qu'on m'a montrés étaient en cachemire, l'un blanc, l'autre bleu, tous les deux bro-

dés avec des applications de drap de toutes couleurs, reliées par des soutaches & des points de soie & de fil d'or. L'un avait des palmes tout autour, l'autre un dessin persan.

Le capuchon avec les mêmes broderies plus petites, était froncé par une cordelière de soie assortie aux dessins.

Les paletots, que j'ai vus en joli drap blanc, sont à larges manches & brodés tout au travers d'un dessin courant fait en grosse soie, au point de chaînette. Le bord du paletot & des manches est un peu dentelé & garni d'un grand effilé de soie.

Les rouges font un effet charmant. Il y en a de brodés en or avec effilé semblable, posé sur une frange de soie blanche ; ceux-là sont remarquablement élégants.

Parlons maintenant de la toilette des bébés.

Pour ceux qui mettent encore des bonnets, je conseille une capote ou une forme ronde à bords retroussés tout autour. — Ce petit chapeau est en feutre blanc. Une torsade de faille se noue sur le côté, laissant tomber deux larges bouts effrangés. Plume d'autruche frisée tournant sur la torsade. Tour de tête très-touffu en blonde & en petites comètes de faille blanche.

Cette forme se met en arrière, cachant ainsi le fond du bonnet.

J'ai vu de très-jolies petites capotes de satin blanc piqué avec plume frisée sur le devant.

Pour de plus petits enfants, des capelines de satin blanc, garnies de cygne. D'autres en satin bleu avec biais de satin blanc & aigrette blanche sur le côté.

On m'a montré des petites douillettes ravissantes :

En popeline blanche soutachées, avec grands effilés à la pèlerine ; en popeline bleu de ciel, brodées de même couleur, effilé bleu ; en faille, également bleu de ciel, avec broderies au passé en soie blanche, effilé blanc.

Ces modèles peuvent s'exécuter en cachemire. Les broderies seraient remplacées par des galons de soie & des soutaches, ce qui simplifierait beaucoup la façon.

Les pèlerines doivent être doublées de soie. C'est moins urgent pour les douillettes, qui sont ouatées, & pour lesquelles on peut employer de l'alpaga ou de la mousseline de laine.

On fait encore ces mêmes modèles en drap velouté blanc, mais on ne les ouate pas. La doublure est quelquefois de couleur. Un simple liseré les borde tout autour.

Quand la douillette est toute blanche, un bel effilé de tibat au bas de la pèlerine suffit pour rendre ce vêtement très-élégant.

Le petit chapeau & le manchon d'astrakan blanc s'harmonisent parfaitement bien avec le ton du drap. C'est une chose dont il faut s'occuper, car les blancs de différentes teintes se nuisent & ne font pas un ensemble agréable.

J'ai vu de jolis paletots soutachés & brodés en drap blanc.

Pour de jeunes enfants, il y en a de ravissants en velours rouge & en drap velouté. Cela va fort bien sur les costumes blancs. Puis il y a de délicieux *mac-farlane*, des vêtements à deux collets en drap blanc. Quelques-uns sont doublés de soie rose avec un très-gros liseré de même nuance, dépassant tout autour des collets. En bleu, c'est aussi très-joli.

Les chapeaux devront avoir leur plume ou leurs ornements de la même nuance que la doublure de ces petits manteaux.

Les robes de cachemire & de piqué blanc se font

beaucoup, même pour les enfants de quinze à dix-huit mois, forme redingote montante & boutonnée jusqu'en bas.

Cela dispense de mettre des guimpes, le petit col & les manchettes devant tenir à la robe.

Souvent on y met de grands cols carrés, tombant dans le dos, et aussi des cols marins, de même qu'à presque tous les petits paletots de drap dont j'ai parlé plus haut.

Le velours de coton habille très-bien les enfants, petites filles ou petits garçons. En général, on ne le garnit pas. Il y a cependant une petite fourrure bon marché (imitation de petit-gris) qui orne très-joliment quelques-unes des toilettes des petites filles.

Je conseille de n'en mettre qu'aux vêtements; il en est de même du chinchilla, qui est fort élégant, mais beaucoup plus cher.

Les chapeaux sont en velours ou en feutre, de même couleur que les costumes.

Il y a aussi de charmantes petites toques russes avec bord de fourrure.

VISITES DANS LES MAGASINS

Encore un premier de l'an passé, mesdemoiselles, ce jour si heureux pour l'enfance & pour vous! L'Épiphanie avec sa royauté éphémère est déjà loin de nous; il nous faut attendre un an avant de redire: Le roi boit, le roi boit. Nous touchons à la fin du carnaval, & les grelots de la folie n'auront guère tinté cette année.

Point de bal & partant point de danse; qui donc aurait le cœur assez gai & l'esprit assez dégagé de préoccupations pour se livrer à des plaisirs qui sont l'expression du bonheur?

Mes visites dans les magasins se ressentent un peu de cet état de calme; aussi mon bagage est-il léger. Je me bornerai aujourd'hui à vous faire la nomenclature de charmants foulards pour robes & costumes bien appropriés au temps ou nous allons entrer: je veux, dire le carême & la perspective du printemps.

Commençons par les tissus spécialement destinés aux jeunes filles: à tout seigneur, tout honneur. Pour robe de soirée intime on trouve les milleraies roses, bleues et mauves sur fond blanc, des petits bouquets Pompadour sur fond clair. Ces foulards, qui ont 85 cent. de large, composent des toilettes peu coûteuses. La robe, par 8 mètres,

coûte 48 fr. Avec ce métrage on n'aura qu'une jupe garnie d'un volant dans le bas & le corsage à basques; quelques mètres de plus feront la tunique.

Sur fond clair: un genre cailloutage groseille, vert & mauve; cette disposition serait charmante pour enfants. La largeur de ce foulard est de 90 centimètres, et la robe par 8 mètres coûte 75 francs. Je vous ferai observer que cette disposition est de 5 centimètres plus large que la précédente. Des dessins Pompadour, des fleurettes de nuances diverses, des fleurs des champs toujours sur fond clair. Si vous préférez un fond moins susceptible, vous trouvez les dispositions que je viens de vous signaler sur fond écreu, havane, bleu & noir, toujours au même prix; si enfin vous désiriez un foulard uni, pour jupon et costume, vous trouveriez toutes les nuances à des prix exceptionnels de bon marché. Maintenant, passons aux dispositions plus riches, celles pour jeunes femmes. Je vous parlerai tout d'abord d'un dessin nouveau & original qui se fait sur fond blanc ou écreu. Ce genre s'appelle Campana. Vous voyez d'ici que le contour doit être droit & n'avoir rien d'ondulant ou de jeté. Il se compose de car-

rés longs disposés deux par deux. Le second posé à moitié de la hauteur du premier. Le fond de ces carrés est de nuance différente, l'un violet et l'autre groseille; sur ce fond se détachent des dessins d'ornementation, encadrés de minces filets noirs. — Au milieu de ces ornements, un motif vert & rouge sur le fond violet, & vert & havane sur le fond rouge. Ce foulard composera des toilettes d'une élégance simple & originale; je la recommande particulièrement aux jeunes femmes. Pour elles, les bouquets jetés doivent être plus volumineux, sur fond écu ou blanc, branche d'avoine avec pavots alternés violets et verts; sur fond noir bouquet de fleurs des champs avec petites herbes donnant de la légèreté à ce bouquet. La robe, par 8 mètres en 90 centimètres de large coûte 75 francs.

Pour dames âgées, les foulards sur fond violet avec bouquet noir & blanc; sur fond gris avec petite branche de ne-m'oubliez-pas noirs; sur fond havane foncé avec petite disposition noire, & enfin le double royal gros grain croisé, de teintes pures depuis le blanc jusqu'au noir. Ce tissu est la propriété exclusive de la *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, qui envoie franco à toute personne qui lui en fait la demande, la collection d'échantillons de foulards dont je viens de vous donner un bien léger aperçu. J'ai oublié de vous parler de la série pour deuil & demi-deuil. Ce sont des foulards pékin à rayures mates & satinées; sur ces rayures sont disposés en biais, moitié sur chaque rayure, des petits bouquets de fantaisie blancs, des olives satinées & mates, enfin des pois de moyenne grosseur disposés dans la longueur & au milieu d'une large rayure satinée. Ces pois sont alternés, blancs & noirs rayés en long.

J'ai encore à vous donner quelques renseignements sur la lingerie. Les petits cols en toile, qui

sont toujours très en faveur pour les toilettes simples, se font à petites pointes rabattues. Sous cette petite pointe, une bande en mousseline relevée d'une dentelle très-basse, descend à quelques centimètres en dessous de l'encolure; on pose au milieu une broche, elle dispense de cravate & fait nouveauté.

La manche qui se porte avec ce col se compose d'un poignet en toile à pointes rabattues. Ce poignet est beaucoup plus bas que ceux que nous portons actuellement; il est cousu après un bouillon de mousseline, puis un simple poignet en toile, large de deux centimètres, réunit le bouillon à la manche, qui se fait en mousseline. Cette parure est charmante.

D'autres cols en mousseline avec entre-deux brodés & plissés se font entr'ouverts & laissent la place au médaillon qui remplit le vide; d'autres encore à revers, vont surtout bien aux personnes minces.

Dans la maison Leborgne, 56, rue du Bac, où j'ai pris les renseignements que je vous transmets, je n'ai point oublié les choses sérieuses: cela regarde les maîtresses de maison; mais comme vous êtes appelées à le devenir, j'ai pensé que ce ne serait qu'anticiper un peu sur l'avenir. J'ai donc vu, en linge de table, des services magnifiques avec riches initiales brodées en couleur, des services plus simples à pois damassés, des fleurettes en semis. Les draps, de toutes façons, avec simples ourlets piqués, le drap de dessus avec chiffres brodés sur la partie qui rabat. Les taies d'oreiller assorties aux draps.

Comme linge d'office confectionné, des serviettes en toile à lileaux bleus, ne revenant pas plus cher que si on les faisait ourler chez soi, enfin tout ce qui concerne un trousseau s'y trouve à des prix fort avantageux.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Jupe de dessous en faille avec haut volant découpé surmonté de trois plus petits. — Robe de dessous en gaze de soie, garnie d'un volant, relevé sur le côté. — Corsage décolleté à manches courtes avec berthe carrée formée par un volant semblable à celui de la robe. — Nœuds et ceinture en faille. — Coiffure, fleurs et rubans.

Deuxième toilette. — Robe de dessous en faille ornée

de cinq volants surmontés chacun d'une ruche. — Robe de dessous en tulle, relevée sur le côté par un bouquet et des nœuds de velours. — Corsage en pointe avec châle formé de deux volants, orné d'un petit bouquet et velours. — Coiffure assortie.

Toilette de petite fille. — Costume en velours garni de fourrure — Robe et tunique pareilles avec pèlerine courte. — Toque en velours ornée d'une petite bande de fourrure.

DEUXIEME CAHIER

Valérie — J. L. — Isaure — Pelote avec C. C. —
 Entre-deux — A. D. — F. T. — Petit entre-deux —
 Mouchoir — Blague à tabac — Dessous de lampe en
 drap — Costume pour petite fille de douze à treize ans.
 — Tapisserie par signes — Costume pour petite fille de
 huit à dix ans — Ornement pour robe — F. J. enlacés
 — Bonnet d'enfant — Coiffure du matin — R. C. —
 Petite garniture — Garniture — L. C. pour taie d'oreil-
 ler — Garniture — Entre-deux — Costume pour petit
 garçon de six à huit ans — Tapisserie par signes —
 Dessin, ganse ou soutache — Coffret à bijoux — Entre-
 deux — Entre-deux — Entre-deux — D. F. enlacés —
 Petite guirlande — Taie d'oreiller.

PETITE PLANCHE GUIPURE RICHELIEU ET TAPISSERIE PAR SIGNES

1^{er} CÔTÉ

GUIPURE RICHELIEU

1, Mouchoir. — Les picots se font par un point de
 poste, en même temps que le feston.
 2, Carré pour dessous de pelote, ou voile de fauteuil

ou dessus de lit. Les carrés alternés par des carrés en
 crochet mat, ou en batiste avec broderie mate.

3, Garniture.

4, Garniture.

2^e CÔTÉ

TAPISSERIE PAR SIGNES

1, Fond pour coussin, fauteuil, chaise, etc.

2, Bande pour ameublement.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande cachemire pour rideau, portière, etc. La con-
 tre-bordure peut servir isolément pour bande étroite.

PLANCHE II

PREMIER CÔTÉ.

Tunique.

Tablier pour petite fille de cinq à six ans.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Corsage ouvert pour toilette de soirée.

Capulet égyptien.

~~~~~

## MOSAÏQUE

~~~~~

L'enfant de l'insurgé.

« Pauvre petit ! dès le premier jour où fut com-
 mencée la barricade, je le remarquai. Il arrachait
 les pavés, les portait, les empilait activement,
 tandis que les fédérés s'arrêtaient à chaque minute,
 songeant bien plus à boire & à insulter les passants
 qu'à travailler eux-mêmes à la barricade. Tous
 donnaient des commissions à l'enfant ; il courait
 de çà, de là, apportant du vin, des vivres. Per-
 sonne ne prenait soin de lui. Il passa la nuit sur
 le pavé ; ses vêtements étaient en lambeaux. Émue
 de pitié, je l'appelai & je lui donnai un bon dîner.
 Le pauvre enfant avait bien faim. Il était intelli-
 gent, & parlait bien, ma fille Marie le fit jaser.

« Veux-tu que je te donne une médaille de la
 sainte Vierge ?

— Oh ! oui, dit-il, je la connais bien, la sainte
 Vierge. Quand ma mère vivait, j'allais à la messe
 avec elle, mais depuis qu'elle est morte, je ne suis
 plus entré dans une église.

— Que fait ton père ?

— Il se bat & je me bats comme lui. Soyez
 tranquille madame ; nous vous défendrons bien.
 Jamais les Versaillais n'entreront.

— Pauvre petit ! lui dis-je, ils sont entrés hier ;

Montmartre est pris. Écoute, tu es bien las : veux
 tu coucher ici ? je te donnerai des habits.

— Non je suis soldat, je veux coucher par terre
 comme les autres. Les Versaillais n'auraient qu'à
 venir !

— Ne te laisse pas prendre, au moins. Viens ici,
 je te sauverai. Comment t'appelles-tu.

— Louis.

Louis ! c'est le nom du dernier enfant que Dieu
 nous a repris. Nos cœurs tressaillirent. Mon mari
 insista avec moi. Je caressai ce malheureux enfant ;
 mais il était si fermement persuadé qu'il faisait
 son devoir, que je n'osai tenter d'ébranler sa con-
 viction.

Le mercredi matin, les balles sifflaient dans la
 rue. Les fédérés la traversaient le moins possible.
 Le petit Louis seul traversait la rue au pas, la
 tête haute, regardant au loin & montrant du doigt
 l'endroit d'où venaient les balles.

Je l'appelai encore.

« Tu es un brave, Louis ; écoute-moi. Viens
 quand tu voudras, je te mettrai les habits de mon
 fils, je dirai que tu es à moi. Je ne t'abandonnerai
 jamais. »

Tout fut inutile.

« Adieu, madame, dit-il, on va venir nous relever. Je vais me battre plus loin. »

Il me tendit sa petite main toute noire. Je la serrai.

« Quel homme on pourrait faire de cet enfant ! » me disais-je.

Il rejoignit les insurgés.

Je ne l'ai plus revu : est-il mort ? est-il en prison ? Pauvre petit Louis ! il y avait en lui l'étoffe d'un héros.

Nobles créatures de Dieu, enfants innocents, maudits soient les misérables qui vous ont perdus ! »

(Extrait d'un journal.)

CHARADE

Nous méprisons fort mon premier :
 Cependant il doit nous détruire.
 — Si le souffle divin m'inspire,
 Il fécondera mon dernier.

— Mon tout, plante sacrée et pleine de mystère,
 Des Druides couronnait les fronts ;
 Poursuivant l'art magique, on dit que la sorcière
 La cherche au clair de lune et par vaux et par monts.

Le mot de l'Énigme de Janvier est : MARTIN.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER : Chacun à son métier doit toujours s'attacher.

RÉBUS



+ 5%





E. Pappe

IMP. T. DUPUY, 22 RUE DES PETITS-HÔTELS, PARIS.

3825

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coiffes de M^{me} Vélizy, 31, rue de Serres.

Lingerie de la maison Leborgne, rue du Bac, N^o 56.

Foulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle S.^t Germain, 42.

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL

DEMOCRATICS

REDACTED BY THE EDITOR

